



G. de Meunier

Revue des Arts et des Mœurs

Paris, 1847

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

22^e année

N^o XII.

Bruxelles Denterbecq Passage St-Hubert vis-à-vis de la Bourse **Ayuntamiento de Madrid** Amsterdam Denterbecq Nieuwmarkt Voor St-Waasles Straat

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Septième article.)

ROMAN DE LA ROSE.

De tous les romans en vers qui appartiennent à la seconde période de notre vieille poésie, à la période allégorique et didactique, celui qui reproduit le plus exactement les tendances, les habitudes, et ce qu'aujourd'hui nous pourrions appeler la couleur du moyen âge, celui qui obtint, par conséquent, la vogue la plus générale, la plus soutenue, et sinon la mieux méritée, au moins la mieux justifiée par les idées contemporaines, c'est le fameux *Roman de la Rose*.

En parcourant l'histoire littéraire universelle, on y voit surgir çà et là certaines œuvres qui pourraient s'appeler en quelque sorte *Légion*, comme ce démon multiple dont nous parle l'Évangile. Ce n'est pas un seul homme qui a pu les faire éclore dans son cerveau : elles sont dues, pour ainsi dire, à la collaboration de toute une époque ; tout un peuple s'y reconnaît, tout un âge de l'humanité s'y reflète. C'est l'*Illiade*, en d'autres termes, la Grèce héroïque et l'Olympe des grands dieux. C'est la *Divine Comédie*, ou, ce qui revient au même, l'Italie guelfe et gibeline, la grande lutte de la papauté romaine et de l'empire germanique.

Génie à part, le *Roman de la Rose*, signé par deux auteurs, Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, peut se ranger dans cette dernière catégorie. A l'examiner de près, c'est bien le produit collectif, et, s'il nous est permis de hasarder cette expression mathématique, la *résultante* de toutes les forces intellectuelles et morales de la France, au treizième et au quatorzième siècle.

A cette époque, le grand mouvement des croisades a fini par se calmer ; l'agitation héroïque a fait son temps. Comme un fleuve rentré dans son lit, l'Europe est retombée sur elle-même. Rassurez-vous, cependant : cette torpeur n'est qu'apparente. Le chaos féodal ne peut plus être stagnant comme autrefois ;

il fermente, il monte, il bout au contact des idées nouvelles que l'Orient lui a transmises avec le retour des croisés. On se sent à la veille de grandes choses ; partout, un vent de renaissance gréco-latine a déjà soufflé sur les intelligences. On étudie, on apprend sans relâche, au hasard, pêle-mêle ; mais qu'importe ? c'est toujours étudier et apprendre. Et, comme il arrive ordinairement au début d'une science enfantine, novice, — en un mot, d'une science ignorante, — on veut tout savoir à la fois ; on aspire à l'encyclopédie.

Désordre social préparant l'ordre moderne, chaos renfermant les germes d'un monde, pressentiment confus de l'esprit des temps nouveaux, amour impuissant et néanmoins généreux de l'omniscience : voilà l'époque, et voilà le livre ; voilà le quatorzième siècle, et voilà le *Roman de la Rose*.

Alors, dit un écrivain que nous avons déjà cité (1), « la chevalerie commence à perdre de son éclat, les trouvères se taisent ; la poésie moins naïve a pris une robe de docteur, elle connaît le *trivium* et le *quadrivium* ; elle a lu Aristote, Virgile, Orose, — son auteur favori ; — elle tient à montrer sa science, à n'être pas trop aisément comprise par le vulgaire ; elle aime les subtilités scolastiques, les personnifications d'idées abstraites... Le monde moral s'anime et vit. Les vertus, les vices, revêtent des formes matérielles et constituent une nouvelle mythologie. »

Les deux auteurs, ou, comme nous l'avons dit plus haut, les deux signataires du *Roman de la Rose*, sont Guillaume de Lorris et Jehan de Meung. Guillaume de Lorris, le premier en date, tirait son surnom de la petite ville de Lorris en Gâtinais, où il était né, on ignore à quelle époque. Dans tous les cas, il florissait

(1) M. de Puymaigre, *Poètes et romanciers de la Lorraine*, pages 6 et 7.

vers le milieu du treizième siècle, et mourut, selon toute apparence, en 1260 ou 1262.

Clément Marot l'appelle *notre Ennius* :

Nostre Ennius, Guillaume de Lorris,
Qui du roman acquist si grand renom.

Un autre poète du seizième siècle, avec lequel nous ferons plus tard connaissance, François Habert, le qualifie de même, et probablement à l'exemple de Marot, dans son *Epître sur l'immortalité des poètes français* :

A Ennius Guillaume de Lorris
Fut comparé, de propos bien nourris,
De bon conseil, bien que la phrase sienne
Tienne beaucoup de la rouille ancienne.

C'est à Guillaume qu'appartiennent l'idée première et le titre de l'ouvrage :

Et se nul ou nulle demande
Comment je veuil que ce roman
Soit appelé...

je veux, dit-il, qu'il ait nom le *Roman de la Rose*.

Puis il ajoute qu'il l'a entrepris à la requête et en l'honneur d'une dame :

Celle pour qui je l'ay empris,
C'est une dame de hault prix;
Et tant est digne d'estre amée,
Qu'elle doit *Rose* estre clamée.

Il est impossible, comme on voit, d'être plus galant. Guillaume de Lorris n'avait voulu que composer un tout petit livre d'agrément, et, comme l'a découvert la critique moderne (voir le n° 7 du *Bulletin du Bibliophile*), il avait terminé son gracieux poème. Quarante ans après, Jehan de Meung, l'érudit, trouva cet ouvrage, y vit un cadre commode pour une espèce d'encyclopédie satirique dont il avait conçu le projet, supprima sans façon les quatre-vingts derniers vers de Guillaume, biffa d'un trait de plume le dénouement de son naïf devancier, et lança le *Roman de la Rose* dans une voie toute nouvelle, dans une direction philosophique et morale que l'auteur primitif était bien loin d'avoir prétendu lui donner.

Jehan de Meung, dit *Clopinel* (parce qu'il était boiteux), était issu d'une famille très-ancienne, originaire de la petite ville de Meung-sur-Loire, et dont il existe des titres qui remontent au commencement du douzième siècle. On croit qu'il naquit dans cette même ville, en 1279 ou 1280; aussi Marot s'écrie-t-il, avec un enthousiasme assez peu motivé :

De Jean de Meung s'enfle le cours de Loire.

Pasquier va plus loin encore; il le met sur la même ligne que Dante. Une chose singulière, et qu'il est bon de noter en passant, à propos de Dante, c'est que ce grand poète a textuellement traduit dans un quatrain les six vers suivants, prononcés par *Faux-Semblant*, l'un des personnages du roman de Jehan de Meung :

Qui de la toison du belin (bélér)
En lieu de mantel sebelin (fourré de zibeline)

Sire Ysengrin (le loup) affluerait,
Le loup qui mouton semblerait,
Puis o (avec) les brebis demourast,
Guidez (pensez-vous) qu'il ne les dévourast ?
(Vers 11744.)

Voici maintenant les quatre vers italiens :

Chi nella pelle d'un monton fasciasse
Un lupo, e fralle pecore mettesse,
Dimmi, cre' tu, perèh' monton paresse,
Ch' egli però le pecore salvasse ?

Traduction littérale, ligne pour vers :

Qui dans la peau d'un mouton envelopperait
Un loup, et parmi les brebis le mettrait,
Dis-moi, crois-tu, parce que mouton il paraîtrait,
Que lui, pour cela, les brebis sauverait (épargnerait) ?

Ce quatrain se trouve à la fin d'un manuscrit des *Rimes* de Dante, faisant partie de la bibliothèque Ricardi, à Florence. Nous empruntons ce détail curieux à l'ouvrage déjà cité de M. de Puymaigre (p. 10, note).

Suivant l'auteur de la *Chronique d'Aquitaine*, Jehan de Meung était docteur en théologie, de la Faculté de Paris, et appartenait à l'ordre des frères prêcheurs ou dominicains; Fauchet, au contraire, le donne pour un docteur en droit; mais ces deux opinions sont également dénuées de preuves. Ce qu'il y a de plus positif, c'est que notre poète sortait d'une famille ancienne, — nous l'avons déjà dit, — et de plus, riche et considérée, comme il nous l'apprend lui-même dans son *Codicille* :

Dieu m'a par maints périls conduit sans meschance
(accident),
Dieu a donné aux miens honneur et cheissance (profit),
Dieu m'a donné servir les plus grands gens de France,
Dieu m'a traict (tiré) sans reproche de jeunesse et d'en-
fance.

Dans un livre intitulé : *Le Songe du Prieur de Saloin*, il est fait mention d'un hôtel et d'un jardin appartenant à Jehan de Meung, et situés dans un des faubourgs de Paris. On y représente ce poète, vêtu comme un personnage d'importance, d'une robe ou chape fourrée de menu vair. Nous trouvons également, dans l'*Histoire de Paris*, par Félibien, sous la date de 1313, que Jehan de Meung possédait, dans l'arrondissement de la paroisse Saint-Benoît, une maison devant laquelle il y avait un puits.

L'époque précise de sa mort est inconnue; il paraît seulement qu'il fut inhumé dans la maison des dominicains de la rue Saint-Jacques, et peut-être dans le cloître, comme Fauchet le donne à entendre.

On croit généralement que Jehan de Meung se mit à travailler au *Roman de la Rose*, vers l'année 1300. Au moins semble-t-il avoir terminé cet ouvrage avant 1303; car il y fait l'éloge des Templiers, qui peu après, furent accusés de différents crimes, et dont l'ordre, comme chacun sait, fut aboli en 1309.

Quoi qu'il en soit, maintenant que nous avons à peu près épuisé toutes les particularités biographiques qui concernent Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, nous n'avons rien de mieux à faire que de passer tout de suite à l'analyse de leur œuvre commune.

Et d'abord, même observation que pour le *Roman du Renard* : nous ne pouvons ni ne devons essayer dans ces colonnes un résumé complet du *Roman de la Rose*. Cependant, si restreints que nous soyons par notre tâche délicate, nous avons lieu d'espérer que les jeunes esprits auxquels nous nous adressons, trouveront dans les détails qui vont suivre tout ce qu'il leur est utile de savoir.

Le *Roman de la Rose*, composé dans son ensemble de plus de vingt-deux mille vers de huit syllabes, commence par un songe que l'auteur eut au printemps (toutes les fois que nous dirons l'auteur ou le poète, nous comprendrons d'une manière indivise, afin de ne pas nous interrompre, Guillaume de Lorris et Jehan de Meung).

L'auteur donc eut un songe :

Au vingtiesme an de mon aage...
Si vis ung songe en mon dormant,
Qui moult fut biau et moult me plut...
Or veuil ce songe rimayer,
Afin de vos cœurs esgayer.

Il rêva qu'il était allé se promener hors de la ville, par une belle matinée du mois de mai :

Au temps où toute rien (chose) s'esgaie,
Où l'on ne voit buisson ne haie
Qui de fleurs parer ne se veuille
Et couvrir de nouvelle feuille;
Li bois recouvrent leur verdure,
Qui sont secs tant comme hiver dure;
La terre elle-mesme s'orgueille (s'enorgueillit)
Par la rousée qui la mouille,
Et oublie la pauvreté
Où elle a tout l'hiver esté.

Insensiblement, sa promenade l'a conduit dans une prairie bordée par une petite rivière. Il arrive ensuite à l'entrée d'un beau jardin, entouré de murailles, dont la porte lui est ouverte par une dame nommée *Oyseuse*. Voici le portrait de cette dame :

Elle était assez gente et belle;
Douce haleine eut et savourée,
La face blanche et coulourée,
La bouche petite et grossette,
Et au menton une fossette...
En sa main tenait ung miroër...
De fil d'or eut cousues ses manches;
Et, pour mieux garder ses mains blanches
De hâler, elle eut des gants blancs...
Quand elle s'était bien pignée,
Et bien parée et atournée,
Si était faite sa journée.

Oyseuse accueille le poète avec toute la courtoisie d'une personne bien élevée, et lui apprend que le jardin a pour propriétaire un gentil bachelier, nommé *Déduit* (plaisir), lequel vient souvent s'y divertir avec ses amis :

Maintes fois, pour esbanoyer (s'amuser),
Se vient en ce lieu ombroyer (mettre à l'ombre)
Déduit et les gens qui le suivent,
Qui en joie et soulas (passe-temps) vivent.
Encores est léans (là-dedans) sans doute
Déduit orendroit (en ce moment même) qui escoute
A chanter gais rossignolets,
Mauvis et autres oiselets.

L'auteur prie dame *Oyseuse* de lui faire connaître un si galant homme. Sa demande lui est gracieusement octroyée, et, conduit par sa belle introductrice, il a le bonheur de pénétrer dans ce séjour délicieux :

Et sachez que je cuidai estre
Pour voir (pour vrai) en paradis terrestre;
Tant estait le lieu déditable (charmant),
Qu'il semblaist estre esperitable (habité par des esprits)...

Il aperçoit des oiseaux de toutes les espèces, dont le ramage forme un concert enchanteur :

D'oisiaux chantants avait assez
Par tout le vergier amassés;
En ung lieu avait rossigniaux,
En l'autre geais et estourniaux...
De voir (de vrai) sachez, quand les ouïs,
Moult durement m'en esjouïs;
Que mais (car jamais) si douce mélodie
Ne fut d'homme mortel ouïe.

Tant de merveilles font naître en lui le désir de s'avancer plus loin. En suivant un petit sentier, il arrive dans l'endroit où était *Déduit*. Ce jeune homme, par sa beauté surhumaine, ressemblait à un ange empenché; il en était de même des personnes qui se trouvaient avec lui. Toute cette aimable troupe dansait aux chansons d'une dame qui avait nom *Liesse* (joie) :

Ceste gent dont je vous parole
S'estaient pris à la carole (mis à la danse),
Et une dame leur chantait
Qui *Liesse* appelée estait...
Elle estait adès (toujours) coustumièr
De chanter en tous lieux première,
Car chanter estait li mestiers
Qu'elle faisait plus volontiers.

Tandis que le poète était en train de regarder ces danses et d'écouter ces chants avec une muette admiration, une dame nommée *Courtoisie* se détache du groupe, s'approche de son côté, et le requiert, en souriant, de prendre part à ce plaisir. Il accepte avec empressement cette flatteuse invitation :

Courtoisie lors m'appela :
« Bel aini, que faites-vous là ?
Dist *Courtoisie* : ça, venez,
Et avecques nous vous prenez
A la carole, s'il vous plaist. »
Sans domeurance (retard) et sans arrest
A la carole me suis pris;
Si n'en fus pas trop entrepris (embarrassé),
Et sachez que moult m'agréa
Quand *Courtoisie* m'en pria.

L'auteur nous donne ensuite les portraits de toutes les dames qui composent la cour de *Déduit*; ces dames s'appellent *Beauté*, *Richesse*, *Joliveté*, *Largesse*, *Francise*, *Courtoisie* et *Jeunesse*.

En parcourant le parc, qu'on lui a permis de visiter à son aise, il trouve la merveilleuse fontaine qui, au temps jadis, avait servi de miroir à l'infortuné *Narcissus*. Près de cette fontaine, s'élève un rosier chargé de fleurs, dont l'odeur charmante embaume tout le jardin. L'envie de cueillir une rose pousse

l'auteur à s'approcher de l'arbrisseau; *Bel-Accueil*, fils de *Courtoisie*, l'encourage et s'offre à l'aider dans son entreprise. Tout à coup, au moment où notre poète avance la main vers le rosier, il voit se dresser devant lui une espèce de géant, un monstre noir, velu, hideux. C'est *Dangier*, l'un des concierges du jardin :

Fuyez, vassaux ! fuyez d'ici !
A peu que je ne vous occi !

Et, joignant le geste à la parole, l'intraitable portier prend nos deux jeunes gens par les épaules... Voilà l'auteur et son ami *Bel-Accueil* à la porte du jardin :

Plus n'osai illec remanoir (rester là),
Pour le vilain hidoux et noir
Qui me menace à assaillir ;
La haie m'a fait tressaillir (franchir),
A grand'paour (peur) et à grand'heste (hâte) ;
Et le vilain croule (remue) la teste,
Et dit se jamais y retour (que si jamais j'y retourne),
Il me fera prendre ung mal (mauvais) tour.

Vous avez dû remarquer, au cinquième vers de cette tirade, *heste* mis pour *haste* (hâte), à seule fin de rimer convenablement avec *teste*. C'est une licence dont nos vieux auteurs ne se font pas faute, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ailleurs, Jehan de Meung écrit *reculier* pour *reculer*, parce qu'il s'agissait de rimer avec *séculier*. Une fois même, pour plus de facilité, il s'est avisé de couper un mot en deux ; c'est dans ces quatre vers, où il parle de l'existence divine, qui ne connaît ni passé, ni présent, ni avenir :

N'onc prétérit, présent n'y fu ;
Et si vous redis que le fu-
Tur n'y aura jamais présence :
Tant est d'estable permanence !

Pour en revenir au poète, que nous avons laissé, en compagnie de *Bel-Accueil*, à la porte du plaisant séjour de *Déduit*, il se désespère de ne pouvoir cueillir la rose, objet de ses desirs. *Raison* lui donne en vain le prudent conseil de renoncer à sa téméraire entreprise ; il y persiste plus que jamais. Les obstacles, les dangers même s'accumulent devant lui. A partir de ce moment, il lui faut traverser des fossés, escalader des murs, forcer des châteaux, combattre une foule de divinités malignes, *Faux-Semblant*, *Dangier*, *Male-Bouche*, *Jalousie*, etc. Rien ne l'arrête ; les difficultés, les périls ne font que redoubler son courage, et sa persévérance est enfin couronnée par le triomphe :

Ainsi eus la Rose vermeille ;
A tant (en ce moment) fut jour, et je m'éveille...
Et quiconque blâme les songes
Et dit que ce sont des mensonges,
De cestui (celui-ci) ne le di-je mie ;
Car je tesmoigne et certefie
Que tout quanque (tout ce que) j'ai récité
Est fine (franche) et pure vérité.

Cette rose si difficile à conquérir est peut-être l'emblème de la gloire, de cette fleur immortelle que le poète poursuit sans cesse dans ses rêves brûlants, et qu'il ne peut atteindre et cueillir dans le jardin de la posté-

rité qu'au prix de bien des veilles, de bien des sueurs vaillantes, et après avoir vu s'épuiser sur son nom, sur ses œuvres, tous les traits de *Male-Bouche* et de *Dangier*, tous les efforts de l'envie et de l'injustice contemporaines. La même pensée semble avoir dicté ces graves et belles paroles de Dante, contemporain et admirateur de Jehan de Meung, paroles que celui qui écrit ces lignes a prises pour épigraphe d'un long travail consacré à l'un des héros de la science au seizième siècle, à *Estienne Dolet*.

Seggendo in piuma
In fama non si vien, ne sotto coltre,
Senza la qual chi sua vita consuma
Cotal vestigio in terra di se lascia,
Qual fumo in aëre ed in acqua la schiuma.

« Ce n'est pas assis sur la plume ou couché sur la soie, qu'on arrive à la gloire : qui sans elle dissipe sa vie, laisse derrière lui moins de trace que la fumée dans l'air ou l'écume sur l'eau. »

Ajoutons que les deux auteurs du *Roman de la Rose*, le second surtout, ne se renferment pas dans leur fiction de telle manière, qu'ils n'en sortent assez fréquemment. Leur curieux ouvrage est varié d'épisodes et de digressions à l'infini. Ils sèment à chaque pas sur leur route une satire énergique des mœurs de leurs temps. Toutes les conditions sociales du moyen âge sont passées en revue, principalement par Jehan de Meung, avec une verve souvent heureuse. Les oppresseurs, les ambitieux, les avarés, ne sont pas épargnés. Chacun a son tour :

Et sachez que s'ils ne s'amendent,
Et ce qu'ils ont mal pris ne rendent,
Le puissant juge perdurable,
En enfer, avecques le diable,
Leur en fera crier : Hélas !

La fable, l'histoire sainte et profane, toutes les sciences alors connues ont fourni leur contingent à cette œuvre bizarre. Parfois les auteurs égayaient leur matière de contes facétieux ; ils nous apprennent, entre autres choses : *Comment Faux-Semblant guille* (trompe, abuse) *le cœur des gens* ; ou bien : *Comment le fol mari se met au col la hart, quand il dit à sa femme son secret*. Mais par malheur, toutes les digressions de ce genre ne renferment pas à beaucoup près une morale aussi utile.

A tout prendre, — et cela fait son éloge, — Guillaume de Lorris est le plus retenu sur ce point. Il ne s'écarte que rarement de son sujet, et ses excursions sont en général assez courtes. Jehan de Meung, plus savant que son vieux confrère, trop savant même, se laisse à chaque page emporter par sa science. Il s'enfonce dans l'explication des mystères de la nature ; il ne respecte pas davantage ceux de la religion, et, prenant l'essor beaucoup plus haut qu'un poète ne doit se le permettre, il traite à sa façon de l'Essence divine, de la Trinité, de la Prédestination, de la Grâce. C'est vouloir s'élever au ciel avec les ailes d'Icare, et se condamner d'avance à subir le même sort.

Guillaume de Lorris excelle dans les descriptions. Celle du *Temps*, par exemple, est presque touchée de main de maître :

Le Temps qui s'en va nuit et jour,

Sans repos prendre et sans séjour,
 Et qui de nous se part et emble (s'enlève)
 Si cèlèment (secrètement), qu'il nous semble
 Qu'il nous soit adès (actuellement) en ung point,
 Et il ne s'y arreste point,
 Ains ne fine de trespasser (passer outre),
 Si que l'on ne pourrait penser
 Lequel temps c'est qui est présent;
 Je le demande au clerc lisant,
 Car ainçois (avant) qu'il eust ce pensé,
 Serait-il (le temps) jà outrepasé :
 Le Temps si ne peut séjourner,
 Mais va tousjours sans retourner,
 Comme l'eau qui s'avale (descend) toute,
 Dont n'en retourne arrière goutte ;
 Le Temps s'en va et rien ne dure,
 Ne fer, ne chose tant soit dure,
 Car il gaste tout et transmue ;
 C'est celui qui les choses mue,
 Qui tout fait croistre et tout nourrist,
 Et qui tout use et tout pourrist.

Le Temps s'en va et rien ne dure, a dit le vieux poète. Il se trompe. Une chose est là, qui dure en dépit de la mort et du temps. Cette chose, c'est l'esprit humain. A lui, s'il veut s'en rendre digne, une double et auguste immortalité, l'immortalité céleste que lui garantit la foi, et l'immortalité terrestre que lui réserve la gloire ! Le *Roman de la Rose* en est la preuve : aujourd'hui même, après plus de cinq siècles écoulés sur leur tombe, la postérité répète les noms de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung, et, comme a dit quelque part leur confrère Clément Marot, *la mort n'y mord*.

Jehan de Meung est bien ce *clerc lisant* dont Guillaume de Lorris nous parlait tout à l'heure. Il a beaucoup lu, et à ce titre, il se croit en droit de nous admettre à partager avec lui le bénéfice de ses lectures. C'est ainsi, notamment, qu'il nous raconte de quelle manière Néron occit le philosophe Sénèque :

Sénèque mist-il à martire,
 Son bon maistre, et lui fist eslire
 De quelle mort mourir voudrait ;
 Cil vit qu'eschapper n'en pourrait,
 Tant estait crueux (cruel) li mauvais !
 « Donc soit, dist-il, uns bains chaufés,
 Puisque d'eschapper est néans ;
 Si me faistes saignier l'éans (là-dedans)
 Tant que je meure en ceste eau chaude,
 Et que m'âme joyeuse et baude (ravie)
 A Dieu qui la forma je rende,
 Qui d'autres tourments la deffende ! »

Il a moins de grâce et d'abandon, mais en revanche plus d'énergie, plus d'apreté dans la verve que son devancier ; témoin ce passage sur la Fortune :

Vous faistes Fortune déesse
 Et jusques au ciel la levez,
 Ce que pas faire ne devez ;
 Qu'il (car il) n'est mie droit ni raison
 Qu'elle ait en paradis maison :
 Elle n'est pas si bien heureuse,
 Ains a maison trop périlleuse !

Le *Roman de la Rose* eut, comme la *Divine Comédie*, ses admirateurs fanatiques et ses détracteurs à outrance. A entendre les premiers, c'était un ouvrage incomparable, très-propre à corriger les hommes de

leurs ridicules et de leurs vices, et dans lequel, d'ailleurs, il était parlé de tout et d'autre chose encore. Bien plus, les alchimistes y cherchaient le mystère du grand œuvre, absolument comme au portail de Notre-Dame de Paris. On ne dit pas qu'ils l'y aient trouvé.

Le célèbre Gerson, chancelier de l'Université de Paris, combattit cet ouvrage au point de vue des mœurs, et il faut avouer que l'auteur présumé de l'*Imitation* n'avait pas tout à fait tort dans sa vertueuse censure, malgré la manière un peu violente dont il l'exprima dans le traité latin qu'il écrivit spécialement à ce sujet :

« S'il n'y avait au monde, dit-il, qu'un exemplaire, un seul, du *Roman de la Rose*, et que cet exemplaire unique me tombât entre les mains, quand il vaudrait mille livres, je le brûlerais incontinent ; et si je savais que l'auteur (Jehan de Meung) n'eût pas fait pénitence d'une œuvre pareille, en vérité, je ne prierais pas plus pour lui que pour Judas. »

Hâtons-nous de le dire : Jehan de Meung se repent, sur ses derniers jours, des inconvenances trop nombreuses qu'il s'était permises dans son poème. Il est vrai qu'il en rejeta la faute sur sa jeunesse ; mais il convint en même temps, et avec raison, qu'il n'y aurait pas de mal à s'habituer de bonne heure aux devoirs sévères de l'âge mûr :

— J'ai fait, écrivit-il dans son *Testament*,

J'ai fait en ma jeunesse maint dit par vanité...
 Bien doit estre excusé jeune cœur en jeunesse,
 Quand Dieu lui donne grâce d'estre vieil en vieillesse ;
 Mais moult est grand vertu et très-haute noblesse,
 Quand cœur en son jeune âge à mûreté s'adresse.

Quoi qu'il en soit, le *Roman de la Rose*, malgré ses défauts, — ou peut-être même à cause de ses défauts, qui étaient ceux de l'époque, — eût un succès prodigieux. Cette vogue se maintint fort longtemps : car Jehan Molinet, qui vivait à la fin du xv^e siècle, eût un jour l'idée bizarre de traduire en prose les vingt-deux mille octosyllabes de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung ; et comme le brave homme avait un goût très-prononcé pour les moralités allégoriques, il fit tant et si bien qu'au sortir de son laboratoire le *Roman de la Rose* se trouva être un livre de piété.

« Louange soit, s'écrie-t-il avec une joie naïve, lorsqu'il eut terminé sa rude besogne, louange soit au Dieu d'amour perdurable, et à sa Mère très-sacrée, la Vierge Marie, quand nous voyons ce *Roman* réduit à sens moral !... »

Hélas ! il s'applaudissait en vain : de toute son œuvre il n'est resté que le quatrain suivant, qu'il avait mis en tête de sa traduction, et que l'on cite volontiers en raison de sa tournure comique :

C'est le *Roman de la Rose*
 Moralisé clair et net.
 Translaté de rime en prose
 Par vostre humble Molinet.

« De tous les anciens poètes français, — a dit un membre de la Pléiade du seizième siècle, Joachim Du Bellay, dans sa *Défense et Illustration de la langue françoise*, dont nous aurons occasion de parler plus tard, — quasi un seul, Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, sont dignes d'être leuz, non tant pource

qu'il y ait en eux beaucoup de choses qui se doivent imiter des modernes, comme pour y avoir quasi comme une première image de la langue française, vénérable pour son antiquité.»

Cet arrêt sur notre ancienne poésie est d'une sévérité qui va jusqu'à l'injustice. Comment! du douzième au seizième siècle, il n'y a que ces deux noms, Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, qui aient pu sur-nager dans le naufrage d'un immense oubli! Et Villon? et Marot?... Mais arrêtons-nous. Quand nous en serons arrivés à Ronsard et à son école, il nous sera facile de voir que Du Bellay ne pouvait guère parler autrement. Zélateur enthousiaste de l'antiquité savante, adversaire né du moyen âge ignorant et naïf, pour être fidèle à sa mission littéraire, pour se maintenir dans son rôle de docte réformateur, il devait proscrire sans pitié toute la période gauloise, la période exclusivement nationale, où, sans chercher le moins du monde à imiter les Grecs et les Latins, on se contentait tant bien que mal des traditions du *crû*, des inspirations glanées à travers nos *bonnes villes*, au risque de faire souvent une assez maigre récolte. Cependant, tout en chassant de son école, à grands coups d'étrivières, Villon, Marot et leur joyeuse bande, Du Bellay s'arrêtait avec une espèce de vénération, avec une sorte de sympathie instinctive, devant le vieux Jehan de Meung, ce *clerc lisant*, cet homme encyclopédique, ce savant en longue robe, qui, lui aussi, se plaisait à citer comme autant d'oracles, les auteurs infaillibles de l'antiquité. Sous ce rapport, Clopinel était, deux siècles et demi d'avance, un membre de la pléiade.

Faisons halte un instant, avec l'année qui se termine. Jetons un regard en arrière sur la route que nous avons déjà parcourue, et voyons ensuite le chemin qu'il nous reste à faire, avant d'arriver au terme de notre voyage.

On se rappelle qu'au début de ce modeste travail, dans une courte *Introduction* destinée à en faire comprendre le but et la portée, nous avons divisé notre *Histoire et chronique de la poésie française depuis son origine jusqu'à Malherbe*, en deux grandes époques profondément distinctes :

1° MOYEN AGE;

2° RENAISSANCE.

D'après la plupart des historiens littéraires qui nous ont précédé, nous avons subdivisé le MOYEN AGE en trois périodes :

1° CHEVALERESQUE (comprenant les trois Cycles de

CHARLEMAGNE, de la TABLE-RONDE et des ROMANS ANTIQUES);

2° ALLÉGORIQUE ET DIDACTIQUE (satires, contes, fabliaux, romans dictés par l'inspiration bourgeoise et cléricale);

3° GAULOISE (de Villon à Marot).

A l'heure qu'il est, nous avons étudié successivement les trois cycles qui composent la période chevaleresque. *Ogier le Danois* nous a servi d'échantillon pour celui de Charlemagne; le *Chevalier au Lion*, par Chrestien de Troyes, et le *Lai de Lanval*, par Marie de France, ont été nos spécimens pour le Cycle d'Arthur ou de la Table-Ronde; enfin, après quelques détails sur le célèbre roman d'*Alexandre le Grand*, par les deux trouvères Lambert Letors et Alexandre de Paris, nous avons montré, dans l'analyse d'*Athis et Proflias*, de quelle manière le moyen âge féodal interprétait, ou plutôt travestissait l'antiquité classique.

Cela fait, nous avons abordé la période allégorique, satirique et didactique; nous avons signalé l'importante transformation qui s'opère alors dans la littérature nationale. Aux trouvères héroïques, aux Homères de nos Iliades chevaleresques, succèdent les malins conteurs de la bourgeoisie naissante et du petit clergé. Inconstante comme la fortune, la muse délaisse les nobles châteaux, les cours seigneuriales, et vient demander asile aux foyers de plus en plus nombreux des villes qui se peuplent, des communes qui s'affranchissent. C'est l'âge d'or des épopées burlesques, le règne des subtilités allégoriques. Le *Poman du Renard* et le *Roman de la Rose*, dominant et résumant toute cette époque.

L'année prochaine, nous continuerons notre *Chronique* en achevant ce qui nous reste à dire sur la période allégorique et didactique, sur les successeurs de Guillaume de Lorris et de Jehan de Meung jusqu'à Charles d'Orléans.

Puis, avec maître François Villon, nous entrerons dans la période gauloise, c'est-à-dire dans la période la plus naïvement, la plus complètement originale de toute notre littérature du moyen âge. Clément Marot fermera la série des poètes de cette école, pleine d'entrain, de joyeuseté, de *bon sens* français. Mais l'esprit, la verve moqueuse, le bon sens même, — si précieuse que soit cette dernière qualité, — ne suffisent pas pour immortaliser un peuple et une langue. Il faut y joindre la force, la grandeur, l'idéal, le génie..... A côté de Marot, il faut Corneille; et pour arriver à Corneille, il faut passer par Ronsard.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

SIMPLES RÉCITS DESTINÉS AUX JEUNES FILLES,

Par madame NANINE GUILLON (1).

Vous ne savez pas, mes chères lectrices, reposez

(1) Chez Auguste Fontaine, 35, passage des Panoramas, Paris.

que vous êtes dans votre gaieté et dans votre insouciance, de combien de soucis vous devenez pour nous la cause très-innocente. Il vous faut, par exemple, tous les mois un article de bibliographie; croyez-vous que ce soit encore chose facile et que les livres que l'on puisse vous recommander soient en grand nombre? S'il s'agissait d'un article de critique littéraire, la tâche, grâce au ciel, ne serait pas ardue;

s'il fallait vous dire seulement : *Évitez ceci ! ne lisez pas cela !* les *ceci* et les *cela* rempliraient aisément plusieurs colonnes. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit. Il faut choisir pour vous des livres que vous puissiez lire, où vous puissiez trouver profit et plaisir, des livres où rien n'offense la susceptibilité de vos âmes, la chaste délicatesse de vos propres sentiments, et ces livres sont rares, et nous les trouvons d'autant plus rarement que nous aussi, nous sommes très-susceptibles à votre endroit, ce qui fait que nous avons des soucis, car, vous le savez :

Les délicats sont malheureux !

Mais nous ne sommes pas disposés à nous corriger, puisque cette rigidité nous semble un devoir strict, imposé par tout ce que la jeunesse réclame de soins, d'attention et de sollicitude quasi-maternelle.

Ce mois de décembre nous inquiétait particulièrement. Nous n'avions sur notre table aucun livre nouveau, si ce n'est la belle histoire de *Christophe Colomb*, dont nous vous parlerons à loisir au mois de janvier 1837. Nos recherches n'avaient rien produit, quand on nous a apporté un gentil petit volume, intitulé *Simple Récits destinés aux jeunes filles*. Voilà, certes, un titre séduisant et nous avons lu ce livre avec l'attention qu'il méritait, puisqu'il vous est spécialement destiné. Maintenant nous venons vous dire la double impression qu'il a produite en nous.

Madame Guillon remarque, avec raison, que de nos jours même, où l'on écrit sur tout et de tout, on a fort peu écrit pour les jeunes filles. L'enfance a ses conteurs et ses moralistes, quelquefois maniérés, souvent ingénieux et sages; l'adolescence et la première jeunesse attendent encore les leurs. On a beaucoup écrit pour prémunir les enfants contre leurs petites fautes, ne serait-il pas juste aussi de prévenir les jeunes filles des torts plus graves, des malheurs irrémediables où leur légèreté, leurs passions, leur ignorance de la vie peuvent les entraîner ?

Telle a été l'intention de l'auteur des *Simple Récits*; elle a voulu essayer de montrer à la jeunesse une esquisse du monde, de ses vices, de ses dangers; la vie enfin telle qu'elle est, avec ses difficultés, ses peines, ses compensations. A-t-elle réussi ? C'est ce que nous examinerons plus tard.

Le plan de l'ouvrage est fort simple : sept jeunes filles, en quittant la pension où elles ont été élevées, se promettent de se réunir dans dix ans et de se raconter franchement leur vie et ses vicissitudes. Fidèles à leurs promesses, elles se retrouvent, mais déjà deux d'entre elles manquent au rendez-vous. *Mélanie*, une de leurs plus aimables compagnes, est morte victime de sa sensibilité malade, et, pour obéir à sa dernière prière, sa mère a écrit à ses amies et leur a raconté la courte et triste histoire de son enfant. La seconde absente, *Eléonore*, retenue auprès de son mari malade, a aussi écrit à ses compagnes l'histoire de ses fautes et de ses malheurs.

Les cinq amies réunies après dix années de séparation, se racontent leur vie avec l'effusion et la confiance de l'amitié. La première, *Hortense*, n'a pas la moindre aventure, pas même un sentiment exalté, un désir romanesque. Riche, son père l'a mariée à un homme plus riche encore, et elle vit au milieu des

plaisirs sans en être enivrée, au sein de la fortune sans en être éblouie. Elle est triste, elle se trouve seule, car son mari est toujours occupé, et le ciel ne lui a pas accordé d'enfants. Mais, dirons-nous à l'auteur, que cette tristesse est égoïste ? que cette solitude est stérile ! que j'aimerais mieux voir *Hortense* professer, non un vain mépris des richesses, mais une juste appréciation de ces biens que la Providence remet à quelques mains choisies pour le soulagement des misérables ! Les richesses ne sont méprisables que lorsqu'elles endurent le cœur et le disposent aux satisfactions égoïstes ; chez les amis du pauvre, elles sont un bien précieux et une bénédiction abondante. Mais quoique *Hortense* fasse partie de quelques œuvres de charité, elle paraît, dans ses vagues tristesses, oublier ou négliger la consolation suprême — le bonheur des autres !

Le récit de *Marie* offre des parties utiles et charmantes. Les douceurs d'une vie modeste sont bien appréciées dans ces pages pleines de fraîcheur; la jalousie naissante de la jeune femme, les bons et sages conseils de sa mère, tout cela est étudié avec naturel et vérité. Citons ce petit passage : c'est la mère de Marie qui parle :

« Crois-moi, mon enfant, évite la première querelle de ménage ; vous n'en avez jamais eu, ne commencez pas ; le moment est venu pour toi de faire une concession : disons, si tu le préfères, un sacrifice.... montre que tu en es capable... et souviens-toi, que parmi les devoirs de la femme, il en est un surtout auquel on n'attache pas assez d'importance. Il est bien simple, et je t'en ai toujours donné l'exemple : c'est de sourire à son mari quand il rentre chez lui. Il faut sur ce devoir, en apparence futile, prendre une résolution si ferme, que l'on n'y manque jamais. Si l'on a quelques petits sujets de mécontentement, on s'explique ensuite.... mais que la première expression de la physionomie soit gracieuse et bienveillante. Voilà ce qui touche les hommes, ce qui les subjugué. Songe donc qu'en général ils se livrent à des travaux sérieux, qu'ils ont les soucis des affaires, la charge du bien-être et de la prospérité de leur famille. Pendant les heures de travail, ils ont pu éprouver des contrariétés.... ils rentrent le front soucieux, la tête pleine d'idées que nous ne connaissons pas.... ils éprouvent le besoin de se reposer, de dire leurs ennuis, souvent de prendre conseil de leurs femmes.... le sourire qui les accueille les invite à tout cela. Si on les reçoit avec une expression de mauvaise humeur ou de froideur maussade, il ne faut pas longtemps de ce régime pour les éloigner.... »

Voilà, certes, d'excellents conseils et une morale aussi sage que douce. Heureuse Marie, heureuses toutes les jeunes filles, si elles profitent de ces maternels avis !

Henriette, la troisième amie, remplit, dans ce livre, le rôle de *lady Pensée* dans les contes de madame Bonne; elle est la raison, la droiture et l'honneur personnifiés; elle se tire avec loyauté d'une situation scabreuse; elle change, à force de vertueuse diplomatie, les épines en roses. Sa bonne tête et son bon cœur trouvent le bonheur dans une situation qui, pour une femme frivole et passionnée, eût été aussi dangereuse que malheureuse. Il y a d'excellentes choses dans ce récit; la conquête de la belle-mère, la confiance faite au mari par sa femme, sont gracieuse-

ment racontées, et nous croyons que cette histoire simple et naturelle pourra provoquer chez les jeunes femmes d'utiles réflexions.

Éléonore, riche, quoique née dans les régions moyennes de la société, est (elle-même l'avoue) coquette, frivole, peut-être envieuse; le besoin de plaire, le désir de briller l'entraînent dans de graves étourderies qui trouvent un prompt châtement. Délaisée par son fiancé, seule avec son vieux père, qu'elle afflige de sa douleur, elle comprend, mais trop tard, que, pour une femme, il n'est point de démarches sans conséquences. Cependant, au milieu de ses peines, elle trouve une amie vraie qui la console, qui lui fait goûter dans la prière, dans l'aumône, dans de bonnes lectures, un adoucissement à ses chagrins. Citons un passage des entretiens d'Éléonore avec son amie, qu'elle aurait pu appeler son bon ange :

« Un jour qu'assise sur un petit tabouret aux pieds de ma nouvelle amie, je feuilletais Bossuet et Massillon, et qu'avec une véritable éloquence elle me faisait remarquer le langage sublime de ces grands hommes, soit qu'ils parlent de la religion, soit qu'ils pénètrent dans le cœur humain jusqu'à ses replis les plus cachés, je l'interrompis et je me mis à rire. Toujours disposée à la gaieté, elle me demanda ce que j'avais en riant ainsi.

« — J'admire, lui dis-je, le contraste de vos occupations avec vos paroles.

« C'est qu'elle tenait du vieux linge, taillait de petites brassières d'enfant et de petites bandelettes et faisait de la charpie; et la corbeille qui contenait ces chiffons se trouvait placée sur la table juste entre ses deux livres favoris.

« — Ah! ce n'est que cela, répondit gaiement ma bonne voisine. Ma chère petite, je suis ainsi dans la vraie condition de la femme; ses occupations doivent être souvent bien simples, bien humbles même. Mais ses idées peuvent, malgré cela, rester fort élevées. Si le devoir de la mère de famille est de veiller sans dédain à toutes choses dans l'intérieur, cela n'empêche pas qu'elle ne puisse être par le savoir et les talents, par la culture de son esprit et surtout par celle de son cœur, la compagne éclairée de l'homme; qu'elle ne puisse donner comme amie, comme épouse, comme mère, les plus sages conseils, les plus utiles leçons.

« Cette vanité puérile, ce mépris des petites choses sont des inventions de la civilisation moderne. Les anciens livres nous représentent les châtelaines, même les princesses, filant la laine et préparant de leurs belles mains le repas des guerriers, et, sans doute Clotilde de Surville tenait un fuseau tout en composant ses vers pleins d'amour près du berceau de son fils. Actuellement, plus d'une femme rougirait et croirait déchoir si on la surprenait faisant la soupe de son enfant ou repaisant du linge... »

Éléonore, formée par de si sages conseils, instruite à l'école féconde du repentir chrétien, devient une femme aussi sensée qu'honorable, et se dévoue à soigner la vieillesse de son père et les infirmités de l'homme qui lui a donné son nom.

Noémi... Mais nous ne parlerons pas de ce triste personnage; nous reprochons même très-fort à madame Guillon d'avoir enlaidi sa galerie par le vilain portrait de cette fille sans mère, de cette femme sans mari, qui ne parle des morts que pour leur reprocher leurs faiblesses et leurs fautes. Laissons de côté

cette création malheureuse : nous n'aimons pas plus les *Courbet* en littérature que sur la toile.

Anais, la septième amie, n'est pas mariée, et fait penser à la jolie fable de La Fontaine :

Certaine fille un peu trop fière...

Ce caractère exigeant, précieux, difficile, a été bien saisi par madame Guillon.

Nos lectrices pourront conclure, d'après cette courte analyse, que les *Simple Récits* doivent offrir une lecture agréable et qui n'est pas dépourvue d'utilité. Nous en avons nous-même ressenti une favorable impression; et, cependant, ce livre, conçu dans des intentions excellentes, laisse quelque chose à désirer. Pour former, surtout dans la jeunesse, le goût du beau, il convient de présenter à la vue de belles choses; pour exciter l'amour du bien, il faut offrir à l'âme de généreux sentiments et de nobles actions. Or, nous trouvons que certains sentiments élevés, l'amour de Dieu, le respect filial, le saint amour maternel, ne prédominent pas assez chez les héroïnes de madame Guillon, même les meilleures; nous les trouvons bien affolées de plaisirs, de bals, de fêtes, bien préoccupées de toilettes et de beaux meubles... C'est là le monde tel qu'il est, nous dira l'auteur. Nous nous permettons de n'être pas tout à fait de son avis, et de lui dire que ces gentilles Parisiennes ne représentent pas tout à fait les femmes françaises, telles que nous les voyons autour de nous, avec leur vertu simple et solide, leurs goûts d'intérieur, leur amour de la famille, leur tendre sollicitude pour les pauvres, avec toutes les qualités, enfin, qui les élèvent si haut dans l'estime publique. Le portrait de Noémi eût été bien remplacé par celui d'une des femmes qui font l'honneur de la société française : si frêles et si courageuses, si pieuses et si aimables; compagnes, soutien, conseil, consolation de l'époux; les plus tendres, les plus vigilantes des mères; ennobliant la pauvreté par leur dignité et leur intelligence; sanctifiant la fortune par la simplicité et la charité. Ce n'est pas là, certes, un portrait idéal, et toutes nos lectrices, en cherchant autour d'elles, probablement dans le sein de leur propre famille, trouveront ce modèle de vertu aimable que madame Guillon semble n'avoir pas rencontré sur son chemin, et qui eût si bien rempli quelques pages de son livre. Prémunir les jeunes cœurs contre les périls du chemin, c'est bien; mais désigner à leur émulation un but élevé, et que d'autres ont atteint, ne serait-ce pas mieux encore?...

M. F.

Les *Cahiers* d'une élève de Saint-Denis viennent de s'enrichir d'un nouveau volume destiné à apprendre à lire aux enfants, de la façon qui leur doit plaire le mieux, c'est-à-dire en charmant leurs yeux et en s'adressant à leur esprit.

Le texte de ce livre est très-soigné, les illustrations y abondent : on voit que les éditeurs des *Cahiers* n'ont visé à rien moins qu'à nous gratifier d'un petit chef-d'œuvre. En effet, à côté de belles lettres aux purs contours, et formant un fond aux lettres capitales, se multiplient de mignonnes gravures sur bois, telles, que l'on ne cesse d'admirer l'à-propos et la perfec-

tion du dessin que pour se récrier sur la netteté du travail et la beauté des épreuves.

Lorsqu'il ouvrira ce volume (lequel peut se détacher du cours et se vendre, broché, 2 fr.), l'enfant verra, à chaque nouvelle page, les richesses se succéder et augmenter d'intérêt; après les charmants fouillis de feuilles et de fleurs, les sujets gracieux, pittoresques, grotesques même parfois, voyez le point d'exclamation ! De plus, ces sujets, tirés de tableaux de maîtres, et dont la première vue fait épanouir de bonheur le visage des enfants, ces sujets, se liant dans leur jeune tête au souvenir d'une lettre, d'une syllabe, d'un mot, feront plus que de leur apprendre à

tout jamais cette lettre, cette syllabe et ce mot, ils feront naître en eux des idées ; ils leur apprendront la grande science ; ils leur apprendront à penser ! et, à l'aide d'explications ingénieuses, ils les initieront à des connaissances élémentaires sans nombre, et, très-certainement, feront tourner du bon côté cette soif de connaître mise en nous pour que nous remon- tions des choses créées au Créateur.

Si un conseil nous est permis en ces matières, nous dirons que ce volume, nouveau dans son ensemble et ses détails, formerait, à lui tout seul, de fort jolies étreintes pour des enfants de trois à sept ans.

Littérature Étrangère.

HENRY THE FOURTH'S SOLILOQUY ON SLEEP.

How many thousands of my poorest subjects
Are at this hour asleep ! O gentle Sleep,
Nature's soft nurse, how have I frightened thee,
That thou no more wilt weigh my eyelids down,
And steep my senses in forgetfulness !
Why rather, Sleep, li'st thou in smoky cribs,
Upon uneasy pallets stretching thee,
And hush'd with buzzing night-flies to thy slumber :
Than in the perfum'd chambers of the great,
Under the canopies of costly state,
And lull'd with sounds of sweetest melody ?
O thou dull god, why li'st thou with the vile
In loathsome beds, and leav'st the kingly couch,
A watch-case to a common larum-bell ?
Wilt thou, upon the high and giddy mast,
Seal up the ship-boy's eyes, and rock his brains
In cradle of the rude imperious surge ;
And in the visitation of the winds
Who take the ruffian billows by the top,
Curling their monstrous heads, and hanging them
With deaf'ning clamours in the slip'ry shrouds,
That, with the hurly, Death itself awakes ?
Canst thou, O partial Sleep ! give thy repose
To the wet sea-boy in an hour so rude ;
And, in the calmest and the stillest night,
With all appliances and means to boot,
Deny it to a king ? Then, happy low, lie down,
Uneasy lies the head that wears a crown.

SHAKESPEARE.

MONOLOGUE DE HENRI IV, ROI D'ANGLETERRE,

SUR LE SOMMEIL.

A cette heure, combien de milliers de mes plus pauvres sujets sont endormis ! O doux sommeil, ô bienfaisant réparateur de la nature, t'ai-je donc bien effrayé pour que tu ne veuilles plus te poser sur mes paupières et apporter l'oubli à mes sens ! Pourquoi, ô sommeil, préfères-tu entrer dans la chaumière enfumée, t'étendre sur de durs grabats, et t'assoupir au bourdonnement nocturne des mouches plutôt que d'être dans les appartements parfumés des grands, sous de riches baldaquins, bercé par les accords d'une douce mélodie ? O dieu fantasque, pourquoi vas-tu te poser sur le lit malpropre d'un misérable, et laisses-tu la couche royale ressembler à la boîte d'une horloge ou à une cloche d'alarme ? Eh quoi ! tu vas sur la pointe agitée du mât élevé fermer les yeux du mousse et le bercer mollement au milieu de la houle violente, tandis que les vents soulèvent la cime des vagues perfides, hérissent leurs têtes monstrueuses, et les suspendent aux nuages mobiles avec des clameurs assourdissantes, si assourdissantes même qu'elles pourraient éveiller jusqu'à la Mort : peux-tu bien, injuste Sommeil, dans un moment si critique accorder ton repos au mousse trempé par l'eau, tandis que dans la nuit la plus calme, la plus paisible, lorsque tu es appelé par toutes les prières et par tous les moyens possibles, tu te refuses à un roi ? Couchez-vous tranquilles, heureux pauvres ; le trouble pèse sur la tête qui porte une couronne.

M^{lle} AMÉLIE DESPREZ.

LES ÉLÈVES D'ÉCOUEN ⁽¹⁾

I

C'était par une belle soirée de juin 1812. La terrasse du château d'Écouen était couverte de jeunes filles qui prenaient la récréation du soir. Les plus petites, réunies en pelotons joyeux, riaient, sautaient, dansaient, formaient des rondes en chantant : *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés!* Les plus âgées, les *grandes*, se promenaient les bras enlacés, causant à demi-voix et faisant sur de petits sujets de graves confidences. Tout à coup un grand silence se fit, et tous les yeux se tournèrent vers l'extrémité de la terrasse, où venait d'apparaître la surintendante de la maison impériale, madame Campan, tenant par la main une jeune fille de quatorze ans environ, qu'elle amena vers un groupe d'élèves portant une ceinture bleu de ciel : « Mesdemoiselles, dit-elle d'une voix douce et posée, voici une nouvelle compagne, mademoiselle Marcelle d'Avrilly, que je recommande à vos bons soins. Elle fera partie de la troisième division. Montrez-lui la maison, mettez-la au courant de nos usages, afin qu'elle ne soit pas longtemps étrangère parmi nous. »

Les jeunes filles entourèrent la nouvelle venue; l'une d'elles, qui tenait un grand trousseau de clefs et qui était *demoiselle de semaine*, dit : « Puisque Madame le permet, je ferai voir à mademoiselle la chapelle, la lingerie et les dortoirs. »

La conductrice de Marcelle, jeune fille vive et aimable, se mit en devoir de l'initier à toutes les coutumes de cette brillante maison qui avait vu élever des reines, et dont elle faisait les honneurs avec un babil joyeux : « Vous paraissez un peu triste, dit-elle, les premiers jours il en est toujours ainsi, mais cela se passera, car notre gaieté est communicative. Nous sommes trois cents, de tous pays, de toutes nations, depuis le département du Tésin jusqu'au département du Zuyderzée. Mais ici, tous les cœurs sont français, et, Italiennes, Allemandes, Françaises, Hollandaises, nous nous entendons à merveille. Vous verrez que vous vous accoutumerez : la règle est stricte, mais ces dames sont si bonnes ! Pour moi, il n'y a qu'une chose qui me déplaît, c'est le lever, à six heures ! Ah ! cette cloche du matin, qu'elle est ennuyeuse ! J'aimerais tant à parlementer avec mon oreiller, mais il n'y a pas moyen... Aussitôt debout et habillées, nous faisons la prière, puis en classe. Après la première étude, la messe, et puis le déjeuner. Les leçons remplissent la matinée; on dîne... un bon dîner, je vous assure, et à la Saint-Napoléon, on a des pâtisseries et de la crème. Après le dîner, la récréation... Comme on en profite ! comme on joue ! comme on jase ! L'après-midi, leçons, travail des mains, leçons de musique, de dessin, et goûter et récréation. Tout cela nous mène au souper

et à la prière, et l'on n'a pas eu le temps de s'ennuyer une seconde. On joue, on se promène encore un peu, et l'on va se coucher et dormir jusqu'à la cloche matinale. Il y a bien des leçons, me direz-vous peut-être : j'en tombe d'accord, mais elles sont variées; nous passons des langues à l'histoire, de l'histoire à la musique, et de la musique à l'aiguille et à la navette. Nous faisons nos robes, notre linge : l'empereur le veut ainsi... Dame ! il paraît qu'il tient à faire de nous d'excellentes femmes de ménage. Pourtant, il y a ici de belles demoiselles qui deviennent de grandes dames, des princesses, des reines, peut-être ! qui sait ? Mon père à moi est colonel ; mais dans notre division, il se trouve deux filles de généraux et la nièce d'un maréchal de l'empire. Et vous, mademoiselle, quel grade occupe monsieur votre père ? — Je suis orpheline, répondit Marcelle d'une voix altérée ; je dois mon entrée à Écouen à mon frère, qui est lieutenant d'infanterie et chevalier de la Légion d'honneur. — Ah ! il y a beaucoup d'orphelines ici, grâce à la guerre ; mais le régiment de papa n'entre pas en campagne cette année-ci, fort heureusement. Nous voici à la chapelle ! »

Pendant ce bavardage, les deux jeunes filles avaient parcouru les vastes dortoirs, beaux d'étendue et de propreté ; elles visitèrent la chapelle, décorée par Jean Goujon ; la lingerie, où l'on voyait encore sur les lambris le chiffre du connétable Anne de Montmorency ; les classes, les salons de musique. Au moment où elles terminaient cette longue promenade, le souper sonna ; la demoiselle de semaine conduisit Marcelle au réfectoire, la plaça, et se retira en secouant sa tête brune et en disant : « Pauvre enfant ! on aura bien de la peine à l'égayer ! »

En effet, Marcelle d'Avrilly était profondément triste, et la nuit venue, couchée dans son petit lit blanc, elle versa des larmes amères. L'isolement au milieu de la foule est si cruel, et dans le monde, dans le vaste monde, Marcelle se sentait toujours isolée. Elle descendait d'une ancienne et noble famille de la Lorraine, qui, après avoir généreusement servi ses ducs, avait reporté sur les rois de France ce loyal dévouement. La révolution avait trouvé les d'Avrilly fidèles à la monarchie ; le père de Marcelle était mort à l'armée de Condé ; sa mère, au retour de l'émigration. Marcelle et son frère Gaston furent recueillis chez un parent éloigné de leur mère, que le tribunal leur avait donné pour tuteur. Les deux orphelins, pauvres et sans autre héritage qu'un beau nom, apprirent là combien est amer le pain de l'étranger, combien l'escalier d'autrui est difficile à monter. Leur parent, vieillard qui ne connaissait d'autre plaisir que la pratique d'une avarice sordide, leur accordait ce qu'il se donnait à lui-même, le strict nécessaire, mais en assaisonnant ce chétif ordinaire de plaintes, de reproches et surtout d'interminables éloges sur son dévouement à sa famille. Jamais, en huit années, les enfants ne reçurent ni une caresse, ni un mot d'amitié, et sans les soins d'un bon vieux prêtre, curé de village, qui s'occupa quelque peu

(1) La première idée de cette Nouvelle est empruntée à un ouvrage de madame Guizot.

» à te voir et à t'embrasser. Des raisons graves, et que
 » je t'expliquerai plus tard, m'empêchent d'aller te
 » chercher chez M. Everard; je t'envverrai une voiture
 » qui suivra ma lettre de bien près. Adieu, sœur ché-
 » rie. A demain.

» G. D'AVRILLY. »

« Il faut nous séparer ! s'écria Adélaïde, à qui son amie communiqua cette lettre; nous ne nous reverrons plus !

— Ne dis point cela, répondit Marcelle avec gravité : quoiqu'il advienne, nous nous retrouverons, nous finirons notre vie ensemble ; qui pourrait me séparer de ma compagne, de ma sœur de choix et d'affection ? »

Elles s'embrassèrent, un peu consolées par leurs jeunes espérances et par le sentiment si doux d'une mutuelle affection. Mais le lendemain, jour des adieux, fut un jour de larmes : à neuf heures du matin, la voiture annoncée par Gaston était à la porte; Marcelle venait de terminer sa lettre à Everard, toujours absent, à qui elle écrivait pour le remercier de son hospitalité; longtemps elle resta debout auprès d'Adélaïde sans pouvoir la quitter; celle-ci dit enfin :

« Il le faut ! nous nous reverrons ! »

Elles s'embrassèrent une dernière fois, Marcelle monta en voiture, et deux existences, si étroitement unies, furent séparées.

L'extrême affection avec laquelle son frère la reçut, et la pressa mille fois dans ses bras, versa un peu de baume sur cette première blessure; elle voyait, après de longues années d'absence, échappé à de grands périls, son frère, son premier ami, le compagnon de ses jeux, le consolateur de ses peines d'enfant, et elle ressentit avec quelle puissance les liens sacrés du sang étreignent le cœur. Gaston lui fit part de ses projets; il ne possédait au monde que sa solde de capitaine, sa pension de légionnaire et une petite somme que son vieux tuteur lui avait léguée; il avait loué dans un des faubourgs de Metz, au Banc-Saint-Martin, une modeste maison où sa sœur et lui vivraient tranquillement, servis par une vieille domestique; le legs du tuteur serait employé à meubler la maisonnette, à fleurir le jardin et à acheter un piano et les livres qui aideraient Gaston à achever et perfectionner ses études. Il espérait, avec l'appui de ses amis, pouvoir entrer dans la garde royale, et parvenir à assurer le sort de sa sœur. Elle l'embrassa, le remercia mille fois de cette tendre amitié qu'il lui avait conservée, et elle se promit, à son tour, d'être pour Gaston une amie fidèle, une sœur dévouée, de lui rendre, en bonheur domestique, la protection dont son affection la couvrait.

En peu de jours, ils furent installés au Banc-Saint-Martin, et ils commencèrent une vie paisible, remplie par l'étude et le travail. Marcelle avait profité du premier instant de loisir pour écrire à Adélaïde, et elle prononçait souvent devant Gaston son nom et celui d'Everard. Il lui donna enfin l'explication qu'il lui avait promise. C'était le soir; ils étaient assis sous les tilleuls de leur jardin; Gaston prit la parole et s'exprima en ces termes :

« Depuis longtemps je connais le nom d'Everard, et notre bonne mère m'a souvent parlé de cet homme au caractère inexplicable, si bon, si loyal, si honnête pendant la première partie de sa vie, et peut-être si coupable pendant la seconde. Il était le frère de lait de notre grand-oncle Louis; il possédait toute sa confiance,

et il régissait ses biens avec autant d'habileté que de droiture. Notre oncle avait chez lui ses deux neveux, les enfants de ses deux frères; l'un d'eux, le chevalier, devint notre père; l'autre, qu'on appelait le vicomte, vit encore; je t'en parlerai plus tard. Ils avaient été élevés tous les deux avec le plus grand soin, mais, en dépit de la surveillance de notre oncle, le vicomte s'était nourri des mauvais livres du dix-huitième siècle, sa conduite se ressentait de son manque de foi et de principes, et il était devenu, pour son vieux et digne parent, le sujet d'une continuelle douleur. Notre père s'était marié et avait amené sa jeune femme à La Cluse, quand la révolution, depuis longtemps prévue, éclata dans toute sa fureur. Dès ce moment, le séjour du château devint intolérable. Le vicomte affichait à plaisir les opinions démagogiques les plus exaltées; les discussions politiques, ardentes, envenimées, troublaient la paix de la famille, et mon oncle Louis, outragé chaque jour dans sa foi, dans ses affections les plus chères, finit par ordonner au vicomte de quitter sa maison. Le vicomte obéit, et se rendit à Paris; mais bientôt un ami fidèle avertit mon père qu'un mandat d'amener allait être lancé contre lui, et que sous trois jours, il serait traduit devant le tribunal révolutionnaire. Le vicomte, on n'en pouvait douter, était l'auteur de cette trahison. Il fallait fuir... Mon père résolut d'aller rejoindre l'armée de Condé, après avoir toutefois conduit ma mère dans un village de Suisse, où il avait quelques amis. Au moment du départ, mon oncle lui dit, en termes couverts, qu'il désirait lui donner, après lui, la propriété du domaine de La Cluse, qui rapportait quinze mille livres de rente, et qu'il avait un moyen certain de lui assurer ce bien. Mon père, affligé, préoccupé par les pénibles circonstances où il se trouvait, ne l'interrogea point, et se borna à le remercier. Il partit : mon oncle resta seul avec Everard. La révolution pénétrait dans les campagnes; les têtes qui dormaient sous le toit des châteaux n'étaient plus en sûreté : ce pauvre vieillard eut peur et voulut émigrer à son tour : il partit, la nuit, à pied, avec Everard, qui devait le conduire à une ferme où il trouverait une chaise de poste... Que s'est-il passé durant cette course nocturne? nul ne le sait; Everard a déclaré que son maître, marchant devant lui dans un sentier étroit, a perdu pied, et qu'il est allé rouler au fond d'un ravin, sur des roches aiguës, et qu'en descendant auprès de lui, avec des peines infinies, il l'a trouvé mort... On ne le suspectait pas, car il avait donné au comte des preuves multipliées, non d'un dévouement servile, mais d'une affection d'ami, de frère. Le vicomte arriva de Paris, fit apposer les scellés, et se regarda comme unique propriétaire, car les lois sur les émigrés privaient notre malheureux père de tous ses biens; mais Everard, à la surprise de tous, se déclara possesseur du domaine de La Cluse, qu'il avait, disait-il, acheté à son défunt maître. Il exhiba un acte en règle qui faisait foi de cette acquisition; l'acte avait été rédigé dans l'étude d'un notaire des environs, qui, par un accident fatal et trop fréquent alors, avait été tué dans une émeute, et dont les papiers avaient été livrés aux flammes par une bande de paysans furieux. Le vicomte, exaspéré, témoigna tout haut les soupçons qu'il avait conçus; Everard fut arrêté, mais il se défendit avec un sang-froid qui valait mieux pour lui que l'éloquence. On dut le relâcher, faute de preuves. Le vicomte entra en possession de

quelques terres et d'une ferme, qui, avec La Cluse, complétaient la fortune de notre oncle. Il quitta le pays. On crut généralement que le comte Louis avait vendu sa terre à Éverard, afin d'avoir des fonds pour vivre en pays étranger, et qu'Éverard l'avait assassiné pour s'emparer de cette somme importante dont on n'avait retrouvé nulle trace. »

Gaston se tut ; Marcelle rêvait tristement :

« Et le vicomte ? dit-elle enfin.

— Le vicomte vit toujours, et il a été le très-humble serviteur des gouvernements qui se sont succédés en France. Terroriste avec Robespierre ; sous le Directoire, il s'est assis à la table de Barras ; au temps du Consulat, il était un habitué de la Malmaison ; sous l'Empire, il a été envoyé comme administrateur dans une des provinces étrangères annexées au territoire français : aujourd'hui, abjurant le bonnet rouge et les aigles, invoquant le nom de ses aïeux, il sollicite une place de chambellan auprès de S. M. Louis XVIII. Tel est l'homme.

— Il ne ressemble pas à notre pauvre père, si bon, si généreux. Éverard m'en a fait un si beau portrait.

— Éverard t'a parlé de notre père ! c'est étrange ! Où est la vérité ?

— Hélas ! je ne sais ! car Adélaïde elle-même doute quelquefois...

— Pauvre jeune fille ! je la plains...

Cette conversation avait ramené la pensée de Marcelle vers Adélaïde, et elle sentit mieux que jamais que rien ne pourrait la séparer d'une amie si chère. Ce souvenir, les lettres fréquentes qu'elles échangeaient occupaient une grande place dans la vie de Marcelle ; elle communiquait parfois à son frère les lettres de son amie, et peu à peu il éprouva un sentiment de respect, de compassion sympathique pour cette jeune fille à l'âme droite, aux sentiments élevés et purs, et Marcelle, lorsqu'elle voulait parler d'Écouen et d'Adélaïde, trouvait toujours une oreille attentive pour l'écouter.

Une année entière s'écoula ainsi pour ces jeunes gens. Ils étaient pauvres, ils subissaient des privations matérielles, pourtant, ils n'étaient point malheureux, et la grande magicienne, l'espérance, les soutenait dans le chemin. Depuis quelque temps, Adélaïde n'avait pas écrit, Marcelle s'en inquiétait, lorsqu'un matin un messager à cheval lui apporta une lettre, tracée à la hâte :

« Chère Marcelle,

» Mon oncle touche à sa dernière heure, et il veut » te voir ainsi que M. Gaston. Au nom du ciel, ne vous » refusez pas à la dernière prière d'un mourant !

» ADÉLAÏDE.

» La Cluse, 10 septembre 1816. »

Marcelle porta aussitôt cette lettre à son frère, et lui dit :

« Que faut-il faire ?

— Partir sur-le-champ, » répondit-il.

IV

La nuit était tout à fait close quand le frère et la sœur arrivèrent à la maison de chasse. Ils furent reçus par la vieille servante qui les pria de monter, en ajoutant que son maître était au plus mal. Gaston monta ra-

pidement l'escalier, et sa sœur le suivit, avec des battements de cœur qui lui ôtaient presque la respiration.

La chambre où on les introduisit était fort éclairée par une lampe et par deux bougies qui étaient placées à côté d'un crucifix. Les rideaux du lit relevés laissaient voir Éverard, couché sur les oreillers, et qui paraissait toucher aux derniers instants de la vie, tout en conservant la connaissance la plus entière. Adélaïde était auprès de lui.

« Mon oncle, dit-elle avec douceur, voici M. d'Avrilly et sa sœur. »

Le mourant se releva avec effort, et dit d'une voix creuse :

« Faites approcher M. Gaston, que je le voie ! »

Gaston obéit aussitôt, et vint vers le lit ; Éverard le prit par la main, l'attira vers lui et le regarda.

Quels que fussent les doutes et les soupçons avec lesquels le jeune homme avait franchi le seuil de cette chambre, ils se fondirent sous ce regard mourant, qui exprimait, à travers les voiles de la mort, tant d'affection et une sérénité si haute et si pure.

« C'est bien, reprit Éverard, je suis content. Je n'ai plus qu'un instant : écoutez-moi. Je désire, monsieur le comte, que vous me promettiez d'assister à mes funérailles et d'assister aussi à la levée des scellés.

— Je vous le promets, répondit Gaston.

— Faites approcher mademoiselle Marcelle. »

Elle obéit : Éverard étendit la main droite sur leurs fronts qu'ils inclinèrent, et dit :

« Mes enfants, que le Seigneur soit avec vous ! »

Sa main retomba, il s'affaissa sur son chevet, une courte agonie lui enleva la connaissance, et il mourut paisiblement.

Deux jours après, Gaston suivit le cercueil du vieil intendant, et il lui fallut une certaine force d'âme pour accomplir sa promesse, car la mauvaise réputation d'Éverard était si bien établie, qu'il ne se trouva pas un manœuvre, pas un paysan, qui voulût accompagner le convoi : Gaston était seul.

Le surlendemain, le juge de paix procéda à la levée des scellés. Dans le vieux bureau d'Éverard, on trouva un large pli avec ces mots : *Testament de J.-B. Éverard*. On l'ouvrit aussitôt :

« Moi, Jean-Baptiste Éverard, en pleine jouissance de » mes facultés intellectuelles, je déclare léguer en toute » propriété, à M. le comte Gaston d'Avrilly et à mademoiselle Marcelle d'Avrilly, sa sœur, le domaine de » La Cluse, le château meublé, avec le parc, les bois, » prés, moulin, terres labourables y annexés ; plus, je » leur donne et lègue les revenus du susdit domaine, » accumulés depuis l'an 1793, et dont je n'ai distraité » que mes appointements de régisseur. La somme provenant de ces revenus a été annuellement par moi » déposée à la Banque de France ; les titres de ce dépôt reposent en l'étude du notaire Aubray.

» Je donne et lègue à ma nièce Adélaïde Éverard, » la métairie du Clos-Richer, qui me vient de mes père » et mère ; je lui donne aussi ma montre, mes livres » et mes six couverts d'argent. Je ne possède pas autre » chose.

» J. B. ÉVERARD. »

A la lecture de ce testament, une surprise extrême saisit toute l'assemblée. Adélaïde serrait les mains de Marcelle, l'embrassait avec la joie la plus expansive, en s'écriant :

de leur instruction, ils auraient grandi dans la plus étrange ignorance.

Lassé d'une telle existence, Gaston s'engagea à dix-huit ans, et il résolut de conquérir, pour sa sœur et pour lui-même, la liberté, et, s'il se pouvait, la fortune. Le vieux sang lorrain, sang militaire s'il en fût, qui courait dans ses veines, ne lui fit pas défaut sur les champs de bataille; il fut brave et il fut heureux; en peu d'années, il devint officier et chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, titre qui ouvrait à Marcelle les portes d'Écouen.

Mais les tristesses de la première existence pesaient sur l'âme de la jeune fille. En jetant les yeux sur le passé, elle ne voyait que des motifs de chagrin, soit que sa mémoire, dans des visions trop fidèles, lui retraçât l'image de sa mère mourante, soit qu'elle revît le vieux et sombre château où s'était écoulée son enfance délaissée et la figure âpre et grondeuse de son tuteur; l'avenir, quoique meilleur, n'était pas sans alarmes. Son frère n'était-il pas exposé à des périls incessants? reviendrait-il de cette campagne de Russie au début de laquelle il lui avait fait de si tendres adieux? le reverrait-elle jamais? Ces pensées tenaient Marcelle éveillée au milieu du doux repos de ses compagnes; le lendemain elles la poursuivirent encore en classe, à la récréation, et les jeunes filles, la voyant si pensive et si mélancolique, la laissèrent seule sur un banc où elle s'était assise et d'où l'on apercevait la forêt qui avoisine Écouen.

Au bout d'un certain temps, une autre jeune fille vint s'asseoir auprès d'elle et la regarda à la dérobée avec intérêt. C'était une belle enfant de seize ans, à la taille élevée, blonde avec des yeux d'un gris foncé, de fraîches couleurs, des traits peu réguliers, mais qui plaisaient par une grande expression de candeur et de bonté. Elle tenait un petit ouvrage de broderie, et paraissait s'en occuper avec attention; mais ses yeux se portaient souvent vers Marcelle et se reposaient avec le plus vif intérêt sur cette figure enfantine encore, mais déjà belle et sérieuse. Enfin, elle se rapprocha peu à peu et s'hardit jusqu'à dire à demi-voix :

« Une belle soirée, mademoiselle ! »

— Bien belle ! répondit Marcelle. Comme le soleil couchant est beau à voir dans les longues avenues de cette forêt !

— Cela me rappelle la Lorraine, dit la jeune fille blonde.

— Quoi ! vous êtes Lorraine ?

— Oui, mademoiselle.

— Et moi aussi... »

Les deux jeunes filles se rapprochèrent : la connaissance était faite.

« Quel canton de la Lorraine habitez-vous, dit la jeune fille à Marcelle.

— Le château de Saint-Maxence, près de Bar-le-Duc; un vieux château gothique auquel la révolution a laissé ses tourelles et ses créneaux. Et vous ?

— J'habitais avec mon oncle une maison de chasse, près du château de la Cluse.

— Quoi ! le château de la Cluse ! il appartenait à mon grand-oncle, avant la révolution...

— Je le savais ! répondit la jeune fille en baissant la vue, et votre nom, mademoiselle, m'a bien ému quand l'ai entendu prononcer.

— Vous le connaissiez ?

— Oui, mon vieil oncle parle souvent des comtes

d'Avrilly et du petit René qu'il a tant de fois porté entre ses bras...

— René ! c'était mon père ; il est mort... Mais vous, mademoiselle, comment vous nommez-vous ?

— Adélaïde Everard.

— Adélaïde ! c'était le nom de ma mère !

— On m'a donné ce nom en souvenir de madame la comtesse d'Avrilly... »

Marcelle fut touchée jusqu'aux larmes en retrouvant dans cette maison, qui lui semblait si étrangère, une personne qui la connaissait, elle et les siens, un cœur tendre et affectueux qui semblait disposé à la chérir. Elle prit la main d'Adélaïde, l'embrassa comme une sœur, et elles se mirent à causer avec plus d'intimité encore. La destinée de ces jeunes filles était presque semblable : Adélaïde, elle aussi, était orpheline ; son père, parti comme volontaire dans l'armée de Sambre-et-Meuse, avait fait toutes les campagnes de la République ; pendant un congé bien court, il s'était marié, et sa femme était morte en donnant le jour à Adélaïde ; le soldat retourna sous les drapeaux, et la petite orpheline fut recueillie chez son oncle paternel, vieillard triste et sévère, qui l'éleva avec soin et dans une retraite absolue. Le capitaine Everard fut décoré sur le champ de bataille d'Eylau, mais il ne tarda pas à succomber aux blessures qu'il avait reçues, et les portes de la maison d'Écouen s'ouvrirent devant sa fille. Au milieu de cet essaim de brillantes jeunes filles, Adélaïde aussi se trouvait seule ; elle n'avait pas d'amie, et elle bénit le ciel lorsque le nom de Marcelle, prononcé devant elle, vint réveiller mille souvenirs d'enfance et les traditions d'un attachement qui semblait héréditaire dans sa famille pour celle des comtes d'Avrilly.

Dès ce moment, les deux jeunes filles furent unies par la plus tendre et la plus sincère amitié. Les autres élèves avaient, pour la plupart, des parents, des amis qui venaient les voir, qui s'intéressaient à elles ; les deux orphelines n'étaient jamais appelées à la grille ; elles vivaient en dehors de ce monde brillant et somptueux dont s'entretenaient volontiers les élèves d'Écouen. Les fêtes de la cour impériale ne passaient pas dans leurs rêves ; elles n'aspiraient pas à quelque mariage avec un jeune aide de camp ou un colonel au bel uniforme ; leurs relations au dehors se bornaient à des lettres rares, adressées à Adélaïde par son vieil oncle, à Marcelle par Gaston, qui écrivait du fond de la Russie. Elles étaient tout l'une pour l'autre, et si on leur avait demandé ce qu'elles désiraient pour l'avenir, toutes deux auraient répondu : « Une petite maison en Lorraine et ne pas nous quitter ! »

Un jour, Adélaïde accourut vers son amie, tenant à la main un joli panier rempli de fruits magnifiques, abricots, pêches, raisins, figues, artistement arrangés dans de la fougère :

« Chère Marcelle, dit-elle, mon oncle te prie d'accepter ceci.

— Comment ! ton oncle !

— Oui, je lui ai parlé de toi, il sait combien je suis heureuse de ta présence et de ton affection, et il me charge de t'offrir ce petit témoignage de son respect...

— Eh bien ! partageons ! dit gaîement Marcelle, et offrons-en à ces demoiselles. Viens, nous ferons ensemble les honneurs de cette charmante corbeille, et je te prie, chère Adélaïde, de remercier ton oncle pour son aimable attention. »

La corbeille fut vidée, mais au fond se trouvait un petit paquet, soigneusement enveloppé de papier blanc, sur lequel était écrit d'une belle écriture ancienne : *A mademoiselle d'Avrilly.*

« Mon Dieu ! qu'est-ce ? » s'écria Marcelle.

Elle ouvrit le paquet, et y trouva un charmant nécessaire en bois des îles, garni d'argent.

« C'est encore de mon oncle ! dit Adélaïde, surprise et charmée.

— Mais, chère amie, je ne puis accepter cela ; c'est trop...

— Tu feras beaucoup de peine à mon oncle, il aimait tant ta famille !

— Je ne sais pas ce que je dois faire... Si Gaston était ici, il me conseillerait... »

Vaincue par les sollicitations d'Adélaïde, Marcelle se décida à garder le nécessaire, qui lui semblait un témoignage de reconnaissance offert par un ancien serviteur de sa famille. Mais, à sa grande surprise, ce présent silencieux ne fut pas le dernier : elle reçut, à diverses reprises, dans des paniers de fruit, un livre d'heures richement monté, une très-belle écritoire, une boîte à dessin, un La Fontaine bien relié, et enfin, en dernier lieu, une montre d'or ancienne à laquelle se trouvait attaché ce billet : *Montre de madame la comtesse Adélaïde d'Avrilly, rachetée et offerte à mademoiselle Marcelle d'Avrilly par un ancien serviteur de ses parents.*

Quoique ce dernier présent eût un prix inestimable à ses yeux, Marcelle ne le conserva point ; elle le déposa, avec les livres, l'écritoire et la boîte à dessin, entre les mains de la surintendante d'Écouen, car, par un juste sentiment de fierté, elle ne pouvait se décider à accepter, d'un homme qu'elle ne connaissait pas, des dons d'une aussi grande valeur, et elle remit au retour de Gaston la décision à prendre sur ces mystérieuses offrandes.

II

Trois années s'étaient écoulées, années désastreuses pour la France, paisibles quoique tristes pour les élèves d'Écouen, pour les filles et les soldats de la Moskova, de Leipzig, de Montereau et de Waterloo. Les armées étrangères occupaient Paris, et les familles inquiètes redemandaient leurs enfants, car dans les temps de calamité sociale, il faut se resserrer et se compter au foyer domestique. Toutes les jeunes filles portaient : Marcelle les regardait en silence et les yeux pleins de larmes, car elle n'avait pas de maison, ni de parents pressés à la rappeler. Son vieux tuteur était mort, et son frère n'avait pas quitté l'armée : elle était sans asile et sans amis, et chaque fois qu'une voiture s'éloignait en emportant une de ses compagnes, des larmes coulaient sur les joues de l'orpheline. La journée était déjà avancée, quand Adélaïde entra vivement, et courant vers Marcelle, elle lui dit :

« Viens, chère amie, nos paquets sont faits, et la voiture envoyée par mon oncle nous attend.

— Nous ! mais où irai-je, moi ?

— Toi ? mais tu viens chez nous ; c'est entendu ! Mon oncle a écrit à madame la surintendante pour la supplier de permettre que tu acceptes un asile chez lui jusqu'au retour de ton frère ; il nous envoie une chaise de poste avec son vieux jardinier, Baptiste... tout ira bien... Dis oui, et partons... »

Madame Campan, qui arrivait au même instant, confirma les paroles d'Adélaïde, et ajouta :

« Je crois, Marcelle, que cette décision est la plus convenable que vous puissiez prendre, puisque vous allez dans votre pays, chez un vieillard, ancien serviteur de votre famille. Une de nos dames surveillantes, qui va à Thionville, vous accompagnera... Qu'il m'en coûte de me séparer de vous, mes chères enfants ! ces adieux me brisent le cœur... »

Les deux élèves embrassèrent tendrement l'institutrice qui leur tenait lieu de mère, et pressées par la surveillante, leur compagne de voyage, elles quittèrent Écouen, et montèrent dans la voiture, qui prit la route du nord-est.

Le soir tombait quand la chaise de poste, quittant le grand chemin, traversa un village aux riantes maisons et prit une longue avenue de hêtres, dont le soleil couchant dorait les majestueux ombrages. Marcelle, le cœur palpitant, cherchait des yeux les tourelles du manoir de la Cluse : « Voilà le château ! » s'écria enfin Adélaïde, et elles virent un bel édifice, en briques rouges, bâti dans le style du temps de Henri IV, et dont la masse imposante se détachait bien sur les futaies d'un immense parc. La voiture passa devant la grille et s'enfonça dans une allée ombreuse ; elle roula pendant dix minutes sous ces arcades pleines de silence, de fraîcheur et de gazouillements d'oiseaux, et s'arrêta au seuil d'une antique maison, dont la façade portait encore un écusson usé par les pluies et des trophées de chasse.

« Nous sommes arrivées ! s'écria Adélaïde, et voilà mon oncle ! »

Un vieillard les reçut à l'entrée de la maison, et conduisit dans une des chambres du fond la pauvre Marcelle toute étourdie de son voyage et de son arrivée au pays de ses pères. Le vieillard s'inclina devant elle, et lui dit :

« Je suis heureux de recevoir mademoiselle d'Avrilly dans cette pauvre maison : elle est ici chez elle. »

Ces paroles étaient toutes simples, mais l'accent du vieillard et la violente émotion qui faisait trembler ses mains et sa voix leur donnaient une accentuation particulière. Marcelle ne fut troublée. Everard était un vieillard de soixante-dix ans, dont la taille haute et ferme, les membres secs, le teint basané annonçaient la vigueur d'une active et verte vieillesse ; ses cheveux étaient tout blancs et ses sourcils aussi ; ils abritaient des yeux noirs, au regard pénétrant. D'abord Marcelle pensa : « Ce bon monsieur n'a pas l'air trop bon... » Puis, elle se dit : « Mais si... on dirait qu'il s'attendrit quand il me regarde... et puis, je m'accoutumerai à son air... »

À la dérobée, elle regarda autour d'elle : la chambre où on l'avait introduite était meublée avec la plus grande simplicité ; les meubles grossiers de chêne et de noyer, aux serrures luisantes, étaient en harmonie avec les murs nus, les petites fenêtres à losanges de plomb et la massive cheminée de pierre, que surmontait un saint Hubert sculpté avec son cerf et sa croix. Le couvert était dressé, et on servit le souper, qui fut bon et délicat. Everard parlait peu, d'un ton bref et habitué au commandement, mais il adoucissait sa voix en s'adressant à Adélaïde et surtout à Marcelle. Il servait celle-ci avec une attention voisine du respect. Après le souper, Marcelle voulut le remercier ; il la coupa court en disant :

« Tout ce que je suis, je le dois à votre oncle, mademoiselle; je suis et serai toujours l'obligé de votre famille.

— Vous avez connu mon père? demanda Marcelle timidement.

— Oui, votre père... monsieur le chevalier, comme on l'appelait, et votre grand-père, et votre oncle, et votre grand-oncle, le bailli de Malte... je les ai tous connus.

— Que reste-t-il de cette famille nombreuse, de cette grande opulence? soupira Marcelle. Ce beau château de la Cluse! à qui appartient-il maintenant?

Un silence régna; Adélaïde avait les yeux baissés et était devenue pâle. Everard dit d'une voix brève :

« Le château de la Cluse est à moi... je l'ai acheté... »

Marcelle, à son tour, baissa les yeux et ne dit plus rien. Ce qui se passait était inexplicable pour elle : ce vieillard, qui lui offrait une si respectueuse hospitalité, qui paraissait se souvenir avec tant de gratitude des bienfaits de sa famille, était l'acquéreur des biens de cette même famille! Et pourtant il ne paraissait pas jouir de cette opulence; à côté du château dont il était propriétaire, il occupait une demeure agreste; il n'avait à son service qu'une vieille domestique, et rien, autour de lui, n'annonçait le luxe offensant des nouveaux enrichis. Adélaïde elle-même, qu'il paraissait aimer, n'avait, pour sa toilette et ses menus plaisirs, qu'une très-moderne pension. Marcelle faisait ces réflexions en silence, quand la voix d'Everard la réveilla :

« Peut-être, dit-il, mademoiselle d'Avrilly est-elle fatiguée et voudrait-elle se retirer dans sa chambre? Adélaïde, va l'y conduire. »

Marcelle se leva, souhaita le bonsoir à son hôte et gagna la petite chambre préparée pour elle, près de celle d'Adélaïde, et meublée avec autant de simplicité que le reste de la maison. Adélaïde semblait triste; elle souhaita le bonsoir à son amie, et, en l'embrassant, Marcelle sentit des larmes sur sa joue.

Le lendemain, elles se reposèrent toutes deux de la fatigue du voyage; le jour d'après était un dimanche; Marcelle voulut aller à la grand-messe. En entrant dans l'église basse et gothique, elle se sentit émue en pensant que ses ancêtres avaient prié devant cet autel, que son père et sa mère s'étaient agenouillés peut-être à la place où elle se trouvait. Après la messe, quand les pieux fidèles eurent quitté le saint lieu, Adélaïde conduisit Marcelle dans le sanctuaire, et lui montra le pavé formé de pierres sépulcrales. Partout on voyait le nom et les armes des d'Avrilly. Quatre tombeaux plus remarquables, épargnés par la révolution, étaient rangés à droite et à gauche du maître-autel. Le premier, d'une date très-reculée, portait l'effigie d'un chevalier armé de toutes pièces, casque en tête, épée au flanc et les pieds éperonnés reposant sur un lion. Sur le socle du tombeau, on lisait en lettres presque effacées : *Cy-gist noble et puissant seigneur, Claude d'Avrilly, en son vivant chevalier, fondateur de cette église, lequel trépassa en terre-sainte, l'an de l'Incarnation 1259. Priez Dieu pour l'âme.*

En face se trouvait la sépulture d'un prélat; une statue des plus beaux temps de l'art gothique semblait dormir sur le marbre dans une attitude pleine de recueillement et de sérénité. Une inscription en lettres de cuivre disait : *Cy-gist vénérable et religieuse personne, messire Pierre d'Avrilly, en son vivant prévôt*

du chapitre de la collégiale de Pont-à-Mousson et bienfaiteur des pauvres d'iceluy lieu. R. I. P.

Le troisième tombeau était orné d'une statue de marbre représentant un vieillard avec la simarre et l'épitoge : l'épitaque disait son nom : *Messire Nicolas d'Avrilly, chancelier de S. A. le duc de Lorraine, Charles IV, décédé à Nancy, le sixième jour de décembre 1630. Que Dieu lui fasse paix!*

Le quatrième tombeau était récent; c'était un cénotaphe de marbre au-dessus duquel s'élevait une croix avec ces mots : *Ici repose le comte Louis d'Avrilly, décédé subitement le 7 avril 1793.*

— Mon oncle! dit Marcelle en tombant à genoux et en baisant ce marbre; quoi! son tombeau a pu trouver place ici, parmi ceux de ses pères!

— C'est mon oncle Everard qui l'a fait exhumer et transporter ici, lorsqu'on a rouvert les églises, » répondit Adélaïde.

Ce mot changea toutes les idées de Marcelle; il lui parut clair qu'Everard n'avait pu nuire aux neveux de celui dont il honorait la mémoire, et que des circonstances encore inexplicables avaient motivé sa conduite. Elle le revit avec plaisir à dîner et elle consentit à se promener avec lui dans le parc, qui était admirablement tenu; les ombrages étaient beaux et touffus, les parterres garnis de fleurs; dans la pièce d'eau se jouaient des dorades à l'armure de pourpre et d'argent; des daims montraient leurs têtes fines et sauvages à travers le feuillage, et en approchant du château, Marcelle put voir qu'il était également conservé avec le plus grand soin. Les sculptures blanches de la façade avaient été restaurées d'une manière intelligente, il ne manquait pas une brique aux murs, pas une ardoise à la toiture, les girouettes tournaient au vent d'un air glorieux, et devant le peron s'étendait une belle allée formée d'orangers, de citronniers fleuris, de grenadiers et de myrtes.

« On appelait cette allée *l'allée de la Comtesse*, dit Everard; votre mère, mademoiselle, aimait à s'y promener.

— Vous avez connu ma mère? s'écria la jeune fille avec empressement; oh! parlez-moi d'elle!

— Vous lui ressemblez, répondit le vieillard; elle avait votre air et votre visage quand monsieur le chevalier l'amena ici... c'était une personne douce, prudente, charitable... elle aimait à travailler pour les pauvres et pour l'église; c'était une vraie grande dame : une belle âme, une belle figure, un beau langage... »

Marcelle, tout attendrie, prit la main du vieillard, et s'écria :

« Que je suis heureuse de vous entendre! Et mon père?

— Il était bon, loyal, brave, digne de sa race. Il n'a pas été heureux, mais vous le serez un jour! »

Marcelle ne répondit rien à ces paroles prophétiques; elle n'osa pas demander à voir le château, et tout à fait réconciliée avec Everard, elle continua à se promener avec lui; mais il ne lui parla plus de ses parents.

Quelques jours après, Adélaïde étant allée faire une visite à une de ses parentes dans un village voisin, Marcelle descendit seule dans le parc, et pendant deux heures entières elle erra sous ces délicieux ombrages, plongée dans des réflexions qui avaient toutes Everard pour objet. Elle avait atteint les limites du domaine, mais elle entrevit, à quelque distance, sur un rocher,

une ruine qui lui parut être celle d'une chapelle ou d'un ermitage. Elle voulut s'en approcher, et après avoir traversé une prairie, elle s'engagea dans un étroit sentier de chèvres qu'elle gravit avec quelque précaution. A un détour de ce chemin, ses yeux tombèrent sur une de ces croix qu'on élève en mémoire d'une mort sinistre, accident ou assassinat. Elle s'arrêta, et les mains jointes, elle pria, pieusement recueillie. Elle n'avait pas aperçu une vieille paysanne qui descendait le sentier en filant, et qui s'arrêta auprès d'elle, en la regardant fixement :

« Vous regardez la croix, dit-elle; c'est celle du comte d'Avrilly qui est mort ici; tenez... il est tombé dans ce trou, là-bas... sur ces rochers... on l'a trouvé là, la tête ouverte, tout pâle et tout sanglant... »

— Le comte d'Avrilly! lequel?

— Eh! le dernier comte! celui qui a voulu émigrer en 1793... c'est ici qu'il a été tué...

— Tué! qu'il s'est tué, voulez-vous dire?

— Je veux dire ce que je dis, répondit aigrement la paysanne; c'est ici que le comte Louis d'Avrilly a été tué par ce gueux d'Éverard, qui a maintenant le château, la terre, tout, quoi!

— Le comte d'Avrilly a été tué par Éverard! Comment! que voulez-vous dire?

— Vous n'êtes donc pas du pays que vous ne savez pas cela? C'était du temps de Robespierre. Le comte était vieux, il avait peur, car on guillotinaient les nobles; il voulut passer la frontière, et s'achemina seul avec Éverard, qu'il aimait beaucoup, le scélérat de Judas! Que s'est-il passé? les rochers pourraient le dire. Tant est-il qu'Éverard vint déclarer que son maître avait fait un faux pas dans le sentier, qu'il était tombé et s'était tué... Mais vous sentez bien que personne n'a cru un mot de son histoire, d'autant plus qu'il a montré aussitôt un grimoire, un acte de vente par lequel il possédait le château, à la barbe des héritiers légitimes. Il lui a suffi d'un bon coup de coude pour devenir seigneur; c'est commode, n'est-ce pas?

Marcelle ne répondit point; ce récit, cette conviction intime de la vieille paysanne la pénétraient d'horreur et la jetaient dans des abîmes de doute. Elle n'eut pas le courage de continuer sa promenade, et en s'acheminant avec la bonne femme le long de ce sentier fatal, elle entendit encore plus d'une imprécation contre Éverard.

« Demandez à tous les gens du pays, au notaire, au contrôleur, au garde champêtre, ils vous diront qu'Éverard est un assassin!

— Mais comment ne l'a-t-on pas arrêté, jugé?

— Ah! bien, oui, il a subi des in... des info... des questions, enfin, devant monsieur le juge, mais il s'en est toujours bien tiré... il avait réponse à tout, le coquin! il est malin, madré, voyez-vous... »

Elles étaient arrivées au bas du sentier; la vieille femme s'en alla de son côté, Marcelle traversa la prairie, et s'assit accablée sous les premiers arbres du parc. Elle y demeura longtemps, car elle frémissait à la pensée de rentrer à la maison de chasse; les heures s'écoulaient, le soleil descendait à l'horizon, enfin elle s'entendit appeler par une voix bien connue, et Adélaïde, pâle, inquiète, accourut vers elle.

« Je te cherche depuis si longtemps! dit-elle, où étais-tu?

— Je suis restée ici... je ne sais... Quelle heure

est-il? dit la pauvre Marcelle, rougissant comme une coupable.

— Oh! il est bien tard! Mais, viens, cher enfant prodigue, le veau gras, autrement dit les poulets sont tués, et rôtis par-dessus le marché. »

Elle fut obligée de soutenir la marche de sa tremblante compagne; le cœur de Marcelle défaillait à l'idée qu'elle allait se trouver en présence d'Éverard, et son émotion devint si forte, qu'à la vue de la maison de chasse, elle fut prise de vertiges, et Adélaïde la transporta à demi-évanouie jusque dans la maison.

On attribua cet accident à la chaleur; Marcelle fut couchée; elle avait repris ses sens, mais elle était bien faible, et elle tomba dans un léger assoupissement. A son réveil Adélaïde était auprès de son lit, et la regardait avec tristesse; Marcelle lui jeta les bras autour du cou et pleura longtemps sur son épaule. Son pauvre cœur oppressé se soulageait ainsi.

« Qu'as-tu? lui dit enfin Adélaïde. Mon Dieu! que tu m'inquiètes! Pourquoi pleures-tu?

— Laisse-moi pleurer! cela me fait tant de bien! Mais ton oncle est-il là?

Ce mot, prononcé avec crainte, fut un trait de lumière pour Adélaïde : elle répondit simplement : « Non, il est allé au village, il ne reviendra que ce soir, » et puis elle s'assit pâle et les larmes aux yeux.

« Qu'as-tu? dit Marcelle à son tour.

— Hélas! dit Adélaïde en cachant son front contre les oreillers, tu as entendu parler de mon oncle! les gens du village t'auront dit qu'il avait... Ah! c'est affreux! Et tu doutes!... et moi aussi, je doute parfois, quoique mon oncle soit si bon pour moi!... Ah! Marcelle, je suis bien malheureuse!

Marcelle serra les mains de sa compagne et s'écria avec un généreux élan :

« Éverard ne peut pas avoir commis un pareil crime! quand le monde entier douterait de lui, je croirais qu'il est innocent.

— Oh! Marcelle! que tu es bonne! Je t'ai toujours aimée, mais jamais comme aujourd'hui... Vois-tu, ajouta-t-elle timidement, j'ai souvent pensé que si je devenais héritière de ces grands biens, de ce beau château, je les rendrais à celle qui devrait les posséder... oui, Dieu connaît à ce sujet mon cœur et mes intentions... »

Les deux jeunes filles s'embrassèrent émuees, et Marcelle dit :

« Nous serons toujours sœurs! »

III

La secousse qu'avait éprouvée Marcelle l'empêcha de quitter son lit pendant plusieurs jours, mais, par délicatesse pour Adélaïde, elle éloigna de leurs entretiens un sujet pénible. Éverard avait dû s'absenter pour une semaine, et elle se sentait soulagée par son absence. Elle habitait depuis dix jours la maison de chasse, lorsqu'elle reçut une lettre de Gaston qui contenait ces mots :

« Chère petite sœur,

» Me voici capitaine en disponibilité, et j'ai choisi » Metz pour lieu de notre résidence future. Nous allons » nous réunir au moins pour quelque temps, et je te » prie de ne pas retarder le plaisir que je me propose

salairé, mais prenant sa mission à cœur, les plus pauvres taudis ne l'avaient point rebutée, elle avait pénétré dans les réduits les plus humbles, elle s'était mêlée aux familles, elle avait pris part à toutes les joies et à toutes les souffrances, et, tout doucement, s'était fait aimer si bien, avait su acquérir une confiance si absolue, que sa parole amie avait fait taire les intérêts personnels et que les petits déserteurs étaient rentrés au bercail. Quant à ceux-ci, sa tâche, vis-à-vis d'eux, avait encore été plus facile; éclairée par un premier échec, elle avait imaginé toutes sortes de moyens ingénieux de les tenir sur leurs bancs et d'éveiller leur attention; et, y étant parvenue au delà de son attente, de rapides progrès s'en étaient suivis, et la considération dont elle jouissait, s'en était accrue à un tel point, qu'il n'y avait pas un moujik (homme du peuple) qui, pour lui prouver sa reconnaissance du bien fait à sa caste, ne fût prêt à se soumettre aveuglément à ses moindres desirs.

C'était à cet empire que madame Angèle exerçait sur les esprits que le maléficier avait dû jusqu'alors, d'être toléré dans Rastoff et ses alentours. Dès les premiers instants qu'il y avait été vu, reconnu maléficier à des signes qu'il eût peut-être été difficile à ses juges d'énoncer clairement, il en aurait été chassé sans pitié, si madame Angèle n'avait intercédé pour lui avec une chaleur qui étonna plus encore celui qui en était l'objet que ceux qui en subissaient l'influence; et depuis, c'était avec le pain qu'elle lui avait fait parvenir qu'il avait vécu; seulement, on avait remarqué que madame Angèle évitait avec soin de se rencontrer sur ses pas, et cette circonstance avait nui considérablement à l'effet de ses paroles sensées: aussi était-on promptement revenu aux suspensions premières, le vase de malédiction se remplissant de tout ce qui arrivait chaque jour de fâcheux, et la plus légère mésaventure devant le faire déborder.

Ce qui excita l'explosion de la colère publique fut, hélas! bien plus qu'une mésaventure; aussi, comme nous l'avons dit, cette colère, bientôt, ne connut plus de bornes.

Cependant, aux hurlements et aux vociférations d'une foule mobile et impressionnable, comme le sont toutes les foules, qui s'enivrent à leur mutuelle fureur aussi aisément qu'elles s'attendentissent de leurs communes larmes ou s'exaltent de leur commun enthousiasme, immense clavier dont il suffit de frapper vigoureusement une touche, pour que toutes résonnent; à ces hurlements et à ces vociférations, celui que l'on ne connaissait que sous la dénomination du maléficier n'avait répondu que par un demi-sourire où perçait le dédain, et par un regard où l'on ne découvrait ni crainte ni bravade, mais une tranquillité d'esprit remarquable dans un pareil moment. Il fallait ou que cet homme ne tint pas à la vie, car, l'orage augmentant de minute en minute, une fin tragique semblait imminente, ou qu'il fût assuré que parmi ceux qui l'entouraient, aucun n'oserait lever la main sur lui. En ceci il se trompait. Parfois peut-être, la terreur qu'il savait inspirer lui avait servi de sauvegarde; aujourd'hui, cette terreur portée à son paroxysme, se traduisait différemment; sans hésitation ni remords, elle eût fait commettre un crime, si, à l'instant où l'on devait le moins s'y attendre, une main protectrice ne s'était étendue sur le maléficier,

et si une voix douce quoique tremblante n'eût prononcé ces mots :

« Mes amis, cet homme est mon mari, et je vous prie de l'épargner pour l'amour de moi! »

Cette voix était celle de madame Angèle, et les eaux d'un fleuve envahissant le théâtre de quelque incendie, n'éteindraient pas plus subitement les flammes que sa révélation n'éteignit une rage à laquelle, tout à l'heure, il semblait impossible de rien opposer. A la haine et à l'indignation succédèrent, sur tous ces visages naïfs, une curiosité irrésistible que trahissaient des regards allant du maléficier à madame Angèle, et de celle-ci au maléficier; non pas que les paroles de la maîtresse d'école soulevassent aucun doute; seulement on brûlait de savoir le pourquoi, le comment des choses, et, sans oser le demander, on l'attendait bouche béante et le cœur palpitant. Madame Angèle le comprit; alors, surmontant une véritable répugnance :

« Mes amis, dit-elle, m'ayant accordé votre confiance, je reconnais que vous avez droit à la mienne; permettez-moi néanmoins, de remettre à un autre instant des explications non pas nécessaires, je sais que vous avez foi en moi, mais que mon amitié regarde comme une obligation de vous donner; aujourd'hui, ne vous occupez que de rendre les derniers devoirs aux dépouilles du malheureux Ivàn, retiré du monde par une fatalité, dans laquelle j'en atteste le ciel! la volonté de l'homme n'a joué aucun rôle. Quant à celui que vous appelez le maléficier, dès ce moment ma maison lui doit être et lui est ouverte en effet; qu'il se décide ou non à me suivre, ne lui attribuez plus une puissance que Dieu n'a laissée qu'aux démons. »

Ayant ainsi parlé, madame Angèle fit un signe de croix sur les restes d'Ivàn, et reprit le chemin de Rastoff.

Un espace vide s'était fait autour de l'étranger, qui semblait la proie de quelque lutte intérieure; on ne le quittait pas du regard; aussi, quelque promptitude qu'il mit à la dérober, vit-on une larme couler sur sa joue. Après cette preuve évidente d'un attendrissement dont il paraissait ressentir une sorte de honte, cet homme s'ouvrit un brusque passage à travers la foule du côté opposé à celui qu'avait pris madame Angèle; à dix pas de nous, il tira des tablettes de dessous ses vêtements, y écrivit quelques lignes, ensuite les ayant déposées sur le sol, il éleva la voix, fit entendre ces mots : pour elle! prononcés en russe avec un accent français, puis s'éloigna à grands pas.

Pour elle! ne pouvait indiquer que madame Angèle; aussi, alors que la dépouille mortelle du pauvre postillon était dirigée vers son village, vers la cabane riante et paisible où sa jeune femme l'attendait, essayant de distinguer au loin les pas de ses chevaux et les refrains de ses chansons, deux hommes se détachèrent du convoi et allèrent remettre à la maîtresse d'école, les tablettes du maléficier, en même temps que nous-mêmes nous poursuivions notre route vers Nàkitchévàn, où nous arrivâmes peu après, bien plus vivement préoccupés de tout ce dont nous venions d'être les témoins et de nos suppositions à l'égard de madame Angèle, que de la fatigue du voyage.

Nous restâmes quinze jours à Nàkitchévàn, sans avoir pu pénétrer le mystère qui planait sur madame

Angèle et sur celui qui n'avait point reparu, et que l'on continuait, faute d'autre appellation, à nommer le maléficier.

Cependant, accompagnés de quelques notables du lieu, nous nous étions présentés pour visiter les classes, et dans le but de prolonger la séance, nous avions interrogé les enfants; même le plus infime bambin n'y aurait point échappé, tant nous éprouvions de charme tout en parlant grammaire, histoire ou chiffres, à contempler les traits amaigris mais purs de madame Angèle, si l'on ne nous avait fait observer tout bas, que cette longue visite frisait l'inconvenance; force nous avait donc été de nous retirer sans avoir rien pu gagner; l'institutrice avait traité avec une sagacité rare toutes les questions de l'enseignement public et particulier, mais la femme avait feint de ne rien comprendre aux allusions portant sur elle-même ou sur un autre encore; il y avait, d'ailleurs, tant d'imposante dignité dans toute sa personne, que devant un seul de ses doux regards les questions avaient dû expirer sur nos lèvres. Du reste, les mêmes causes eurent les mêmes effets sur les bonnes gens de Rastoff, non moins curieux que nous; nous savons que madame Angèle oublia la promesse qu'elle leur avait faite, à un moment suprême, de leur dévoiler le mystère de sa vie, et que, jamais, aucun d'eux ne se sentit le courage de la lui rappeler.

Il y avait cinq ans que les événements qui précédent avaient eu lieu; nous avions presque complètement oublié madame Angèle et le maléficier, lorsque les circonstances nous ramenant de nouveau sur les rives du Don, nous arrivâmes à Rastoff, un jour de deuil; on y célébrait des funérailles auxquelles, sans y avoir été conviée, la ville entière prenait part; on y célébrait les funérailles de madame Angèle, morte d'une fièvre lente, contre laquelle le médecin n'avait pu trouver de secours efficaces.

Cette coïncidence singulière de tomber à Rastoff, le jour même des obsèques d'une personne qui, à cinq ans de là, avait si particulièrement frappé notre imagination, réveilla notre curiosité, et, ne nous en étant point cachés à une dame de nos amies, la femme du gouverneur de Rastoff, cette dame voulut bien nous permettre de parcourir une liasse de papiers que laissait la défunte, papiers par lesquels, à notre grande satisfaction, tout nous fut expliqué; c'étaient des lettres, adressées à quelque compagne du jeune âge, et ces lettres, nous le comprimes, étaient revenues dans les mains de celle qui les avait écrites par la mort de celle à qui elles avaient été adressées. Il avait fallu deux morts pour qu'elles tombassent dans les nôtres!

Nous en extrairons quelques passages :

Paris, novembre 18...

« Décidément, je suis jolie!... Te rappelles-tu qu'il n'y a pas longtemps encore, nous nous sommes, toi et moi, posé cette question, avec un sérieux qui faisait honneur à notre modestie? Nous avions des doutes; ces doutes ne peuvent plus subsister devant l'épreuve décisive d'un bal; et j'en arrive; et je t'écris avec ma belle robe bleue et mes fleurs; et j'ai été tellement fêtée toute cette nuit, tellement invitée, tellement regardée, qu'il faut bien que l'assertion, par

laquelle je débute et que je n'ose répéter, soit vraie; le miroir est complaisant, et je m'en défiais; maintenant plus de défiance; c'est un fait acquis, je l'enregistre avec plaisir....

» Mon père me reproche d'être un peu coquette. Hum! Y'a-t-il à cela un grand mal. Trois partis se présentent pour ton humble servante; je ne sais si je me déciderai pour aucun d'entre eux, mais il est si agréable de voir, autour de soi, ces fiers messieurs, ces maîtres de la création, humbles et empressés, se précipiter sur votre mouchoir qui tombe, ou sur un éventail que vous ne pouvez fermer, afin d'avoir l'honneur, le bonheur de vous épargner une peine, que je prolonge cette douce royauté et laisse aller les événements, remettant à me prononcer plus tard; j'ai idée que, pour tous les trois, mon arrêt sera un renvoi sans appel....

» Encore un desservant! non, celui-ci n'est point un desservant, il ne se met point à mes pieds, il est digne et réservé; je ne dis pas que... nous verrons!....

» Ah! mon Dieu, qu'arrive-t-il? mon mariage avec M. de Miéris, ce quatrième dont je t'ai parlé il y a quelques semaines, était arrêté; mon père et moi nous avions formulé le congé des trois autres dans les termes les plus polis; monsieur de Miéris, à la fois l'élu de mon père et le mien, de jour en jour justifiait notre choix; une douce intimité commençait à régner entre nous; le plus riant avenir semblait m'être promis; voici que, tout à coup, monsieur de Miéris s'abstient; nous ne le voyons plus....

» Il est parti!... c'est pour mon cœur une douleur mortelle, et pour mon front une sanglante injure. Comment l'ai-je méritée?....

» Combien d'iniquités se peuvent trouver au fond de l'âme humaine!... Je sors d'une crise de larmes qui a duré trois jours. Ecoute! Monsieur de Miéris est bien définitivement parti; avant son départ, il a écrit à mon père qu'il eût été heureux de notre alliance, si notre alliance avait pu lui être acquise sans que ma volonté fut contrainte, mais qu'ayant sous les yeux la preuve irrécusable du contraire, des lettres de moi à monsieur Edouard Lebrif (l'un de ceux qui s'étaient présentés d'abord), il se retirait. Des lettres de moi à monsieur Lebrif! Oh! ma chère Louise, j'en atteste le ciel! j'ai pu être légère dans mes paroles, j'ai pu pousser l'étourderie jusqu'à laisser arracher quelques fleurs de mes bouquets; mais je n'ai point commis la faute qui m'est imputée... Mon père est chez monsieur Lebrif....

» Je suis confondue!... Monsieur Lebrif, en protestant qu'un violent amour, seul, et l'imminence du péril, puisqu'il voyait que j'allais lui échapper, l'avaient pu entraîner à décevoir à monsieur de Miéris un secret concernant l'honneur d'une femme, s'est justifié cependant de l'inculpation de calomnie, en remettant mes lettres à mon père. Comprends-tu? *mes lettres!* des lettres de moi, qui n'en ai point écrit! des lettres signées de moi!... Je les ai tenues dans mes mains, ces lettres fatales; je les ai contemplées, retournées, examinées avec terreur, mot par mot, syllabe par syllabe; c'est mon écriture avec tous ses défauts; c'est elle!... Une dénégation énergique s'est échappée de mon cœur et de mes lèvres; mais j'en deviens folle, mon père ne me croit point!....

» Ce matin, plus morte que vive, je me suis laissée conduire à la mairie et au pied des autels; je suis

madame Lebrif!... Mon père, n'en croyant que *mes* lettres, ces irrécusables témoins que, seule, je récusé et récuserai jusqu'à mon dernier soupir; mon père m'a dit que ma réputation, fortement atteinte, était perdue si je n'épousais pas monsieur Lebrif, et il a exigé ce mariage!... Hélas! cher père, la réputation est une fleur délicate et précieuse, mais la payer du bonheur de votre unique enfant, n'est-ce pas la payer trop cher? — Quel châtement, non pour une faute dont je ne suis point coupable, mais pour quelques accès de cette fièvre qu'on appelle coquetterie, de cette fièvre qui fait briller nos yeux une heure, et qui les condamne ensuite à une éternité de larmes!...

» Lorsque j'interroge M. Lebrif sur les lettres qui m'ont été si funestes, et dont je n'ai encore pu pénétrer le mystère, monsieur Lebrif reste muet et sourit d'un si méchant sourire que tout mon être se soulève d'horreur et de haine!...

» Tu me reprends sur ce mot de haine qui m'est échappé l'autre jour, Louise; Louise, il faut être un Dieu, il faut avoir l'ineffable bonté d'un Dieu pour pardonner aux méchants qui vous crucifient; moi je ne suis qu'une femme, et je ne puis oublier!....

» M. Lebrif renonce à rien gagner sur mon cœur, et sa tendresse importune semble se transformer et se montrer à l'unisson des sentiments qu'il m'inspire; tant mieux!....

» Aujourd'hui, monsieur Lebrif m'a assuré que je porterais ma croix jusqu'à mon dernier jour; il m'a dit que ma coquetterie l'ayant poussé à des actions qu'il déteste, sa présence éternelle à mes côtés devait être et serait ma juste expiation! J'ai cru qu'il allait avouer le secret des lettres; hélas! non!....

» Oh! ma Louise, que de désastres depuis deux ans que je ne t'ai écrit! Mon pauvre cher père est mort! Sa fortune entière, mon mari l'a jouée et perdue à la Bourse! Lui-même, monsieur Lebrif, a disparu! Je suis seule et sans ressources....

» Je pars pour la Russie, ma bonne Louise; on dit que je trouverai à m'y placer comme gouvernante. Si

les regrets que me laisse mon père ne me faisaient à toute heure affluer les larmes aux yeux, je m'estimerais presque heureuse de mon isolement....

» Louise, Louise, cet homme est le démon! Depuis huit ans que j'ai quitté la France, voilà six honorables familles dans lesquelles je me place successivement, et dont successivement je m'éloigne, afin d'éviter sa présence; je ne sais comment il y pénètre; je ne sais à quel titre il s'y fait admettre; mais à peine y suis-je installée, à peine commencé-je à m'attacher à mes élèves et à m'en faire aimer qu'il survient; il ne se pose point comme mon mari, mais il s'attache à mes pas, il me poursuit d'éloges sarcastiques dont le sens ne me peut échapper, d'allusions dont chacune me perce le cœur; ce martyre est intolérable!

» Louise, le bon Dieu a pitié de sa servante, il lui accorde un peu de repos sur la terre avant l'immuable repos de l'Eternité; que son saint nom soit béni! Par la protection de la dernière famille au sein de laquelle j'ai vécu, j'ai pu obtenir la direction d'une école consacrée au peuple, dans la petite ville de Rastoff, sur le Don; j'y suis aimée, j'y suis heureuse, et j'ai l'espoir qu'il ne saurait m'y découvrir.... »

Là s'arrêtait cette correspondance, au bas de laquelle se lisaient ces mots tracés d'une autre main :

« Angèle, je pars la première; à bientôt!

» LOUISE. »

De plus, les tablettes du maléficier s'y trouvaient jointes, et nous y déchiffrâmes ce qui suit :

« Vous m'avez vu pauvre, et vous m'avez nourri de votre pain; vous me voyez menacé, et vous m'avez voué pour votre mari, et à moi, qui vous ai fait tant de mal, vous offrez un refuge! Je suis vaincu; je m'éloigne à jamais; vivez en paix!... Quant aux lettres, muni de quelques vers que vous aviez transcrits, c'est moi qui les ai fait faire à un misérable, pour un peu d'or! — EDOUARD LEBRIF. »

ADAM-BOISGONTIER.

LE ROSIER

Un souvenir d'enfance aussi doux à notre âme

Qu'un rêve d'avenir.

SAINT-EUVE.

L'horloge de l'église venait de sonner huit heures et demie : c'était le 21 juin 1835. Les rayons du soleil avaient disparu derrière la montagne qui domine le bourg ou plutôt la petite ville de Clermont en Argonne, et quelques bruits faibles et lointains arrivaient seuls avec la brise du soir.

« Oh! dis-je à mère, qui était assise près de moi à la fenêtre du premier étage de la maison de mon grand-père, que ne peut-on fixer en soi le plaisir qu'une aussi belle soirée fait éprouver! » Au lieu de me répondre, ma mère soupira, puis elle se leva et se mit à émonder un très-vieux rosier qui prenait racine dans le sol même de la rue, et dont les branches s'éten-

daient en éventail devant la fenêtre où nous étions assises.

Ma mère avait pour ce rosier une prédilection toute particulière. Pour moi, je me bornais à cueillir, de temps en temps, quelques fleurs sur cette respectable plante qui avait plus d'un demi-siècle d'existence; mais je ne comprenais pas qu'on pût la préférer aux magnifiques rosiers que les progrès de l'horticulture nous ont donnés depuis une vingtaine d'années. Aussi, avec l'étourderie de la jeunesse, je plaisantais ma mère sur son amour pour les antiquités; puis j'ajoutai :

« Il serait grand temps de mettre ce pauvre vieillard aux Invalides, et plusieurs fois déjà j'ai eu l'intention

de lui donner un remplaçant qui nous ferait plus d'honneur.

— Garde-toi de cela! ma fille, me dit ma mère, car il se rattache à ce rosier un souvenir qui m'est plus doux que le parfum et l'éclat des plus jolies fleurs. »

Je regardai ma mère d'un air étonné.

« Écoute-moi, reprit-elle. Nous étions au 21 juin 1791. Ce jour-là, une grande fermentation avait régné dans notre petite ville de Clermont, ordinairement si paisible. Cette fermentation avait été occasionnée par l'arrivée d'une compagnie de dragons, commandée par un brillant officier; à cette époque de troubles tout devenait événement. La soirée était aussi belle que celle dont nous jouissons aujourd'hui, et l'église venait aussi de sonner huit heures et demie. J'étais à cette même fenêtre, occupée à émonder mon rosier, alors dans toute sa vigueur. Deux voitures s'arrêtèrent en cet instant devant l'hôtel de la Poste, attenant à la maison de mon père. Quelques curieux s'attroupèrent autour de ces voitures, et bientôt parut aussi sur la place le commandant des dragons que la curiosité seule semblait y avoir attiré.

» Mes regards s'attachèrent avec persistance sur l'une de ces voitures dans laquelle j'avais entrevu une femme dont la beauté et l'air de majesté m'avaient frappée. Il y a, tu le sais, de ces figures dont le caractère s'imprime tellement en nous que l'on n'en perd plus le souvenir : celle que je venais d'apercevoir avait en elle un mélange de grandeur, de calme et de beauté qui m'offrait un type que je n'avais encore remarqué chez nulle autre; aussi il est resté dans ma mémoire.

» Au moment où le postillon mettait le dernier

trait à la voiture, la belle personne que j'admirais se pencha à la portière de la voiture; elle sembla, pendant un instant, chercher quelqu'un dans la foule; puis, d'une voix vibrante et tout à fait en harmonie avec son air de grandeur, elle s'adressa au commandant des dragons : « *Damas, voyez, dit-elle en étendant la main vers la fenêtre où j'étais; voyez le magnifique rosier! Ne pourriez-vous m'en avoir une rose?* » Celui qu'elle venait d'appeler *Damas*, s'inclina jusque sur la tête de son cheval; puis il s'avança vers moi. Déjà je m'étais empressée de cueillir ma plus belle rose; le commandant se leva sur ses étriers et prit la fleur que je lui tendais. La belle étrangère la reçut avec joie, parut la respirer avec délices et pour remerciement m'envoya un gracieux sourire (1).

» Pour moi, mon enfant, voici le souvenir agréable que j'ai conservé de ce fait, si simple en apparence : c'est que, par le don de cette fleur, j'ai peut-être satisfait la dernière fantaisie de celle qui l'avait désirée, et que j'ai peut-être aussi reçu son dernier sourire.

— Eh! quoi! dis-je avec étonnement, vous avez donc su, ma mère, quelle était cette belle personne?

— Oui, ma fille. Le lendemain, ces mêmes voitures repassèrent à Clermont; elles étaient escortées par une populace armée de fourches, de faux, et ivre de haine. Je revis encore ma belle étrangère; mais alors, hélas! chaque tour de roues la conduisait à l'échafaud; car cette femme, mon enfant, c'était *Marie-Antoinette, reine de France!*...

M^{me} ADELAÏDE DEITTE.

(1) Historique.

HYMNE CHRETIEN (1)

O grand Dieu souverain, dont la divinité
Chrétiens nous adorons dessous triple unité,
Qui as pour ton palais ceste voulté éthérée
Où des Anges te sert la troppe bienheuree,
Qui formas, tout-puissant, le grand tour spacieux
De ce divin chef-d'œuvre admirable à noz yeux,
Quiournes d'un clin d'œil ceste grand'masse ronde,
Pardonne-nous, Seigneur, et, noz péchés lavant,
En ta juste fureur ne nous vas poursuivant.

Que si tu mets noz faictz en egale balance
Et veux à la rigueur condamner nostre offense,
Qui pourra supporter le terrible courroux
De ce grand Dieu vivant animé contre nous?
Rien ne se sauvera de ta fureur divine,
Non pas mesmes du ciel l'éternelle machine.

Car où est cestuy-là qui ne soit criminel,
Par son propre peché ou par l'originel?

(1) A quelques accents près, nous avons conservé l'orthographe de l'époque.

« Mon bon oncle ! sa mémoire sera justifiée ! »

Le juge de paix prit une lettre cachetée qui se trouvait jointe au testament, et qui portait pour suscription : *Au comte G. d'Avrilly*, et la remit à Gaston.

Celui-ci, étourdi de ce coup de fortune, s'efforça de répondre quelques paroles obligeantes au juge et aux témoins qui le félicitaient, serra la main de sa sœur, salua avec émotion Adélaïde, qui rougit, et se retira dans le parc pour lire la lettre d'Everard :

« Monsieur le comte,

« Vous ne recevrez cette lettre qu'après ma mort ; je
» serai devenu insensible aux jugements des hommes,
» et pourtant je tiens au vôtre, et je veux vous expli-
» quer ma conduite. Quand la révolution éclata, M. le
» comte Louis, votre grand-oncle, voulut assurer la
» plus grande partie de son bien à votre père, et dés-
» hériter le vicomte, qui l'avait grièvement offensé.
» Mais votre père, en vertu des lois portées contre les
» émigrés, ne pouvait hériter ; M. le comte convint
» donc avec moi que, par un acte de vente, il me trans-
» mettrait la propriété de La Cluse, et qu'en retour je
» lui donnerais une déclaration, attestant que le do-
» maine appartenait à René d'Avrilly, après son oncle.
» Menacé par les paysans, éprouvant des craintes in-
» cessantes pour sa vie, mon digne maître voulut se
» retirer en pays étranger ; je devais le conduire jus-
» qu'à la frontière, et revenir à La Cluse pour prendre
» soin de ses intérêts. Nous partîmes à pied ; M. le
» comte était affaibli par l'âge et le chagrin ; dans un
» sentier où je ne pouvais pas lui prêter l'appui de mon
» bras, il perdit pied, et roula au fond d'un précipice.
» J'y descendis après lui : il était mort ! ce fut un mo-
» ment affreux. Mais je voulais, avant tout, exécuter les
» dernières volontés de mon maître ; je produisis l'acte
» de vente, qui était en règle, et de quelques soupçons
» que je fusse l'objet, je parvins à sauver votre héri-
» tage. Votre père mourut, votre mère revint en

» France, mais le vicomte vivait, et il m'était impos-
» sible de vous remettre des biens, sur lesquels ses
» yeux étaient restés fixés ; leur possession vous au-
» rait suscité de sa part une action judiciaire qui au-
» rait réussi, car si je vous avais restitué la fortune
» de votre oncle, le vicomte aurait réclamé ses droits
» de cohéritier, et peut-être, comme enfants d'un
» émigré, aurait-il réussi à vous dépouiller complè-
» tement. Pour assurer votre avenir, il fallait donc
» vous laisser pauvres et moi rester riche, — en appa-
» rence, — riche et flétri. Je m'y résignai, dans l'es-
» poir que ma vie ne serait pas longue, et que bientôt
» je pourrais vous faire hériter de mes biens. Je me con-
» sacrerai à améliorer le domaine et à en placer avan-
» tageusement les revenus. J'ai vécu plus longtemps
» que je ne l'aurais voulu, mais vous êtes jeune, et
» vous aurez du temps pour jouir de votre héritage.
» Mes voisins, mes anciens amis, me méprisent ; on
» me croit un assassin et un voleur, mais je ne re-
» gretterai ni la vie, ni la réputation, si les neveux
» de mon bien-aimé maître disent parfois : Everard
» était un honnête homme ! »

Gaston pleurait en achevant cette lettre ; il courut vers Marcelle et Adélaïde, afin qu'elles aussi pussent dire : Everard était un honnête homme !

Le frère et la sœur allèrent habiter La Cluse, mais bientôt Gaston y amena une gracieuse épouse, et cette épouse, c'était Adélaïde. Marcelle, toute à l'amitié, ne les a pas quittés, et n'a pas voulu d'autres objets d'affection que l'ami de son enfance et la compagne de sa jeunesse.

Dans le cimetière du village, s'élève un monument de marbre, érigé à la mémoire de Jean Everard. On y lit ces belles paroles de saint Bernard : *Il n'y a pas d'aussi grande gloire, pas d'aussi précieuses richesses que le sentiment de la justice dans une conscience irréprochable.*

EVELINE RIBBECOURT.

UN MALÉFICIER

Nous voyagions au galop de huit petits chevaux aussi ardents que maigres et laids ; nous dévorions l'espace, non sur des routes tracées, mais à travers champs. Dans les steppes de la petite Russie ou Russie méridionale, il reste tout à faire à mes-
sieurs des ponts et chaussées ; quelques poteaux, semés çà et là, indiquent seuls le chemin à suivre pour ne pas tourner vers Odessa alors que l'on croirait gagner l'embouchure du Don. La nuit, qui d'ailleurs tirait à sa fin, était sereine ; aucun bruit, sinon celui de nos roues qui dansaient sur un terrain inégal, et celui du galop rapide de nos chevaux, n'en troublait le calme ; la chanson de notre postillon, chanson monotone, à laquelle la pensée s'engourdis-
sait et les paupières s'alourdissaient, cette chanson même avait cessé de se faire entendre ; nous goûtions le bien-être d'un demi-sommeil et d'une course rapide, lorsqu'un choc violent et un grand cri, un seul, nous tirèrent de notre torpeur.

Nos yeux ouverts, nos esprits rassemblés avec peine,

nous nous aperçûmes que nous ne marchions plus. Avions-nous gagné un nouveau relais ? Mais il n'y en avait pas avant Nakitchévân, petite ville de l'Arménie russe, où nous devions nous reposer quelques jours après un voyage de sept cents lieues ; étions-nous donc déjà à Nakitchévân même ? non. A travers les lieux indécis du matin, bientôt dissipées par un de ces levers de soleil éblouissants et splendides, tels qu'on ne peut en voir, le croyons-nous, qu'en Orient, on aperçoit bien les clochers bysantins des églises de cette petite ville, mais nous en sommes encore éloignés d'un kilomètre pour le moins ; serions-nous arrêtés par quelque troupe de bandits ? Ces événements sont rares ; cependant on en connaît des exemples. Ce n'est pas cela davantage ; aucune forme menaçante ou amie ne se dessine autour de nous. Qu'est-ce donc ? Hélas ! nous ne l'apprenons que trop tôt. Pendant que nous nous posions ces questions, en vingt fois moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour les écrire, voyant le postillon qu'il avait interpellé en vain, ren-

versé en arrière sur son cheval, notre cocher était descendu de son siège. — « Ivàn, lui criait-il, Ivàn, qu'est-ce? qu'y a-t-il? As-tu trop bu de kwass et prends-tu la croupe de ton cheval pour l'oreiller de ton lit? » Et, tout en parlant ainsi, il arrivait jusqu'au postillon qu'il secouait vigoureusement, et qui ne pouvait lui répondre!

Après un violent cahot, le brancard avait si malheureusement frappé le pauvre Ivàn, qu'il était mort sur le coup.

Lorsque cette horrible nouvelle nous fut annoncée, nous nous élançâmes de la voiture et courûmes auprès du cadavre, que le cocher avait étendu sur la terre; nous l'entourâmes agenouillés, nous essayant à retrouver en lui quelques signes de vie: ses traits étaient souriants; ses lèvres rouges et un peu fortes, légèrement entr'ouvertes, semblaient encore livrer passage à la chanson qui, dix minutes auparavant, nous bergait; aucune tache de sang ne souillait sa robe de peau presque que neuve; c'eût été à ne pas croire à la désolante réalité, si ses mains n'eussent pris, peu à peu, cette rigidité du marbre, que la mort imprime à la chair.

Cependant, notre cocher, monté sur un de nos chevaux, était allé à Nâkitchévân, chercher non un médecin, il était trop évident que les secours de son art eussent été inutiles ici, mais un nazirâti (espèce de commissaire de police) pour venir constater les faits, et quelques hommes pour transporter Ivàn à son village, distant de trois kilomètres du lieu de la catastrophe.

Tout ce monde, et d'autres personnes encore, arrivé auprès d'Ivàn, gémissait et s'apitoyait sur sa fin malheureuse; on énumérait les bonnes qualités dont il avait toujours fait preuve; on parlait d'une jeune femme qu'il avait récemment épousée; on rappelait sa gaieté; on redisait ses bons mots; la douleur de chacun, corroborée de la douleur de tous, semblait s'accroître de minute en minute; nous-mêmes, nous nous sentions les joues mouillées de larmes, lorsque tout d'un coup les gémissements cessèrent, un mouvement s'opéra dans la foule qui s'était groupée auprès du corps d'Ivàn, et les voix, qui à l'instant modulaient des regrets sur un ton doux et sympathique, exprimèrent subitement la colère et l'indignation et ne firent plus entendre que des reproches et des menaces.

Il faisait tout à fait jour, et, en suivant les regards de chacun, nous ne tardâmes point à découvrir, sinon à comprendre, la raison de ce changement.

Un homme de cinquante ans environ, au front dénudé, à la barbe touffue, était couché non loin de là dans un ravin, et c'était sur cet homme que toutes ces malédictions tombaient.

« Lui! s'écriait-on. Lui, encore! Lui, toujours! à côté de tous les malheurs; au milieu de tous les désastres; les appelant sur notre pays, les provoquant!... Sans doute, sans doute, nous devons le trouver auprès du corps de l'infortuné Ivàn! Son rire de Satan a dû résonner dans les airs lorsque le malheureux jeune homme est tombé! Il ne se complait que dans le mal; il s'abreuve de nos larmes; nos plaintes sont douces à son oreille; il sème la ruine, la misère, la maladie et la mort sur ses pas; il arrive, tout est florissant et riant, l'abondance règne, la paix est dans les cœurs; huit jours de sa présence, et le soleil brûle nos moissons, l'épidémie nous décime, on

ne voit plus partout que douleur et que désespoir!... Comptez, comptez, depuis que nous lui avons donné asile, depuis trois semaines, comptez combien de maux nous ont accablés; la maison de Pierre Petrovitch a brûlé; deux bateaux ont péri dans le Don; trois cas de choléra ont paru; la chaleur devient de plus en plus intense; et un événement comme aucun de nous n'en peut trouver de semblables dans sa mémoire, met fin aux jours d'un bon et honnête garçon!... De quoi ne sommes-nous point menacés? A quoi ne devons-nous point nous attendre désormais? Maudit, trois fois maudit, le maléficier! et que tournent contre lui ses maléfices! »

Ainsi que tout peuple peu avancé en civilisation, le peuple russe est superstitieux; la croyance aux jeteurs de sorts ou maléfices, est chez lui profondément enracinée; et il n'est pas rare qu'elle règne également, quoique dissimulée, dans la maison des seigneurs.

Comment, imbus de ces erreurs, les habitants de Nâkitchévân et de Rastoff (cette dernière cité étant comme la ville dont Nâkitchévân serait le faubourg, bien que leurs populations respectives diffèrent entre elles d'une manière sensible, celle-ci éminemment russe, et l'autre orientale en beaucoup de points), comment imbus de ces erreurs, disons-nous, les habitants de Nâkitchévân et de Rastoff avaient-ils pu, depuis trois semaines, laisser errer parmi eux dans leurs rues et dans les steppes avoisinants un homme qu'ils regardaient comme un maléficier?

Ceci demande une petite digression.

A l'extrémité de Rastoff, regardant Nâkitchévân, le voyageur n'aurait pu éviter, à cette époque, de remarquer une maison excessivement propre d'aspect, avec une porte peinte en gris et surmontée d'un tableau où se lisait le mot *école*, en russe, en français et en grec moderne. Dans cette école, au milieu d'une quarantaine d'enfants des deux sexes, on voyait une femme dont l'air doux et distingué frappait tout d'abord; elle avait su se faire aimer, respecter, et, qui plus est, écouter de toute cette population enfantine.

Madame Angèle, on ne la désignait jamais autrement, madame Angèle était une Française qui, venue à Saint-Petersbourg quinze ou vingt ans auparavant, pour y occuper une place d'institutrice dans une grande famille, en était arrivée, à exercer les saintes mais pénibles fonctions de maîtresse d'école, sur les rives de l'ancien Tanais.

Cette école, la première, spécialement destinée au peuple, qui fût fondée dans ces parages, avait commencé par exciter en même temps qu'une certaine satisfaction une grande curiosité, surtout parmi ceux auxquels elle était consacrée; les enfants y avaient afflué; mais cette belle ardeur s'était bientôt calmée; peu accoutumés à une assiduité et à une application de quelques heures, ils s'étaient promptement dégoûtés, et les parents eux-mêmes habitués aux services de leurs enfants, n'avaient trouvé que trop de prétextes, plausibles en apparence, pour leur faire manquer la classe de fois à autre d'abord, puis ensuite pour les en retirer tout à fait.

En face de ces difficultés, madame Angèle avait senti que tout ce qu'on pouvait posséder de science ne servirait de rien si l'on n'y joignait une grande adresse et une inaltérable patience. Ne se disant point: moins d'élèves, moins de peine, et non moins de

Mais bien tu es celuy, Dieu facile et ployable,
Qui es également et juste et pitoyable,
Qui donnes le loyer plus grand que le bienfaict,
Et la punition moindre que le forfait,
Aussi ta pieté noz offenses surpasse,
Et donner au moins digne est digne de ta grace :
Bien que dignes assez nous nous pouvons nommer,
Si dignes tu nous fais, et nous daignes aymer.

Doneques regarde-nous de tes yeux pitoyables,
Soit comme serviteurs ou soit comme coupables.
Coupables sommes-nous, si ta severité
Regarde seulement à nostre iniquité ;
Mais si tu as egard à la noble nature,
Dont tu nous as ornez sur toute creature,
Sire, nous sommes ceux qui de creation
Te sommes serviteurs et fils d'adoption.
Dont, hélas ! d'autant plus coupable est nostre race,
Nous ayant le péché privez de ceste grace :
Mais par la grace soit le péché surmonté,
Et croisse en noz forfaitz l'honneur de ta bonté.

Car soit que ta sagesse ou soit que ta puissance
Vueille autrement de soy nous donner cognoissance,
L'honneur de ta bonté est trop plus grand en nous ;
Et cest amour-là, Sire, est aymable sur tous,
Qui a peu le Seigneur du ciel faire descendre
Et les membres de Dieu dessus la croix estendre,
Pour laver noz pechez par l'onde et par le sang
Que le fer inhumain feit sortir de ton flanc.
Ainsi ta pieté et ton amour, ô Sire,
Faict que vainqueur du mal nostre bien se peult dire.

O amour, ô pitié soingneuse de noz biens,
Qui serve de tes serfs t'es faicte pour les tiens !
O amour, ô pitié de nous mal recogneue,
Que nous avons quasi par noz pechez vaincue !
Fay que de ton amour la violente ardeur
Vers toy puisse eschauffer nostre lente froideur ;
Affranchis-nous, Seigneur, de l'odieux service
Qui nous as si longtemps faicts esclaves du vice ;
Esteins en nous l'ardeur de nostre vain plaisir
Et fay de ton amour croistre en nous le desir :
A fin qu'ayant parfaict le cours de nostre vie,
Lorsque devant son Roy l'ame sera ravie,
De son partage heureux jouissant avec toy,
Tu luy sois comme Pere et non pas comme Roy.

JOACHIM DU BELLAY.

(xvi^e siècle.)

Explication de l'Énigme Historique de Novembre.

Toutes les prospérités de la terre souriaient à Jeanne de Castille, elle était comblée de tous les biens, et sa malheureuse destinée déjoua les brillants présages qui avaient entouré son berceau. Fille de Ferdinand d'Aragon, et de cette grande Isabelle de Castille, dont le règne fut une des gloires de son pays, qui fit rentrer Grenade sous les lois de l'Espagne et comprit le génie de Colomb, Jeanne, à qui était réservé ce vaste héritage, fut mariée à l'archiduc Philippe d'Autriche, fils

de Maximilien et de Marie de Bourgogne. Elle aimait passionnément son mari, et cet amour remplit sa vie de douleur. Tant qu'il vécut, elle en fut jalouse, et les égarements dans lesquels la jeta cette passion violente présagèrent dès lors l'aliénation prochaine de son esprit. Elle perdit ce mari tant aimé ; il mourut subitement à Burgos, à peine âgé de 28 ans. La pauvre Jeanne, sous le coup de ce malheur imprévu, perdit entièrement la raison, il fallut l'arracher à son tom-

beau; elle s'enferma dans un château fort et ne voulut recevoir personne.

Peu de temps après le décès de Philippe, elle se rendit, le jour de la Toussaint, à la chartreuse de Miraflores, où le corps de son époux était déposé, et malgré les vives remontrances des assistants, elle fit ouvrir le cercueil afin de contempler encore une fois ces traits qui lui avaient été si chers. On fut obligé de lui obéir; Jeanne regarda le corps, toucha le visage de son mari sans verser de larmes. Après une longue contemplation, elle fit refermer le cercueil, qui fut couvert d'une étoffe de soie et d'or, et mis sur un char de deuil qui suivit le carrosse de la reine.

Elle se mit en route avec ce triste cortège et parcourut ainsi toute la Castille. Elle marchait à la tête du convoi funèbre, vêtue de deuil, ensevelie sous les voiles du veuvage, suivie de ses capitaines et des gentilshommes de sa maison. Le cercueil, porté sur un char de parade, escorté de halbardiers, fermait la marche. On allait ainsi de ville en ville, de village en village, ne marchant, du reste, que la nuit, à la lueur

des torches et des flambeaux. Pendant le jour, on s'arrêtait, on déposait le corps dans une église, et les chapelains, se relayant tour à tour, psalmodiaient l'office des morts. La pauvre Jeanne traversa ainsi toute l'Espagne, s'arrêtant surtout dans les lieux de dévotion, dans les abbayes, les églises de la sainte Vierge, les ermitages, priant partout, attendant toujours et partout un miracle, car ce n'était pas le salut de l'âme de Philippe le Beau qu'elle demandait à Dieu, c'était sa vie, sa résurrection miraculeuse.

Elle excitait la compassion de tous ses sujets. Enfin, les grands du conseil de Castille profitèrent d'un moment lucide et l'engagèrent à porter le corps de son mari à Grenade et à le rendre au tombeau. Elle y consentit, et, l'âme et le corps brisés, elle s'enferma au château de Tordesillas, où elle mourut en 1555.

Son fils, l'illustre Charles-Quint, ne cessa de porter le plus grand et le plus tendre respect à sa mère infortunée; il allait souvent la voir, et ne partait jamais pour une de ses campagnes ou un de ses voyages lointains sans aller lui demander sa bénédiction.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 12.

Comme dans tous les précédents, nos abonnées trouveront dans le dernier catalogue de l'année un grand choix de morceaux de piano, chant, danse et musique instrumentale qui pourront satisfaire leurs goûts et leurs fantaisies.

Mais voici venir le 1^{er} janvier, époque à laquelle nous of-

frirons à nos jeunes abonnées un catalogue entièrement nouveau, composé des meilleures œuvres dans tous les genres de musique, œuvres dont notre premier numéro donnera une analyse aussi détaillée que complète.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous continuons la biographie des artistes illustres par une notice très-exacte sur la vie et les travaux du remarquable chanteur Tamburini.

Les documents que nous avons puisés aux sources les plus sûres, pour arriver à cette revue générale, ne nous ayant pas été fournis dans l'ordre chronologique, nous les livrons à nos lectrices comme ils nous parviennent.

De tous les bassi-cantanti engagés à Favart, Tamburini fut celui qui se fit le plus applaudir par une étonnante facilité de vocalisation; sa voix ronde, pleine, moelleuse, avait une égalité extraordinaire: elle offrait la gravité du *basso* et la vivacité du *tenore*; cette voix si belle, si rare partait du *la* pour s'élever jusqu'au *fa*, donnant par extension le *sol* aigu et descendant jusqu'au *sol* grave.

La netteté, la justesse, le charme d'exécution dis-

tinguaient surtout Tamburini; toutes ses notes étaient pures, correctes, irréprochables. Le jeu de cet acteur ne le cédait pas au chant; doué d'une figure régulière, d'une taille élégante, d'une tournure noble, il était aussi bien placé dans le Valdeburgo de la *Straniera* que dans le Dandini de *Cenerentola*.

Et toutes ces qualités, tous ces avantages, c'est à la nature et à lui-même que Tamburini les dut; car jamais il n'entra dans un conservatoire, et ne subit les tyranniques ennuis imposés par les professeurs.

Antonio Tamburini est né à Faenza, le 28 mars 1800; son père, Pasquale Tamburini, professeur de musique dans cette ville, jouait de la clarinette, du cor et de la trompette; excellent musicien, il donna à son fils Antonio les premières leçons de solfège et de cor; à peine âgé de neuf ans, Tamburini était déjà aussi fort sur cet instrument que sur la roulade; mais

il eut toujours moins de goût pour l'orchestre que pour le théâtre.

Comme tous les chanteurs d'Italie, Tamburini se fit entendre dans sa jeunesse à l'église et au théâtre; il brillait aux saintes vêpres aussi bien que dans un chœur profane, et recevait avec une égale modestie les compliments des prêtres et les bravos du public.

Dès l'âge de quinze ans, il tenait sa place dans les chœurs au théâtre de Faenza, et se formait en écoutant les suaves accents de Mombelli père, de David, de Donzelli et de la célèbre Pisoni.

A dix-huit ans, Tamburini part furtivement pour Bologne, et s'engage au théâtre de Canto, où il débute brillamment dans un opéra de Generali: suivant la troupe ambulante de laquelle il faisait partie, le jeune virtuose paraît avec le même succès d'enthousiasme à Mirandola et à Corregio. Encouragé par ce brillant début, il accepte pendant le carnaval de 1819 un engagement pour le théâtre de Plaisance: *Cenerentola* et *l'Italiana in Algeri* sont pour lui de nouveaux triomphes.

La réputation que Tamburini acquit dans cette ville, lui valut des propositions, qu'il accepta, pour le *Teatro-Nuovo* de Naples; bientôt, de cette scène secondaire, il passe sur la première de la ville, s'y distingue dans *l'Agnese* de Paër; et Pavesi, Generali, Mercadante écrivent à l'envi pour le basso par excellence.

Les troubles de 1820 ayant fait fermer le théâtre de Naples, Tamburini se rend à Florence, où il chante avec Zuchelli; puis à Livourne, Turin, Milan, où Mercadante écrit pour lui et mademoiselle Marietta Gioja (devenue depuis madame Tamburini) *il Posto abbandonato*.

Appelé à Trieste pour le carnaval, il entra à Venise pour connaître cette ville si remarquable, comptant repartir le lendemain pour se rendre à sa destination; mais il fut arrêté par ordre supérieur, et conduit avec la plus grande politesse et les égards que l'on devait à son talent, à la salle d'opéra pour y figurer dans deux représentations devant la cour des empereurs d'Autriche et de Russie.

De Venise, où, réuni à David et à madame Méric-Lalande, il chanta *Mosé* avec un succès d'enthousiasme, Tamburini se rend à Rome et de là en Sicile. Il existait un singulier usage à Palerme: le dernier jour du carnaval, le public arrivait au théâtre avec des trompettes, des tambours, des cornets, des cro-

tales, des ceintures garnies de grelots, des casseroles, des poêles, et chacun faisait sa partie pendant le spectacle. C'était un bruit, un sabbat infernal, qui eussent désespéré les dilettanti, s'ils n'avaient pas su prendre leur parti en braves. La voix formidable de Lablache n'eût pas triomphé de cette fureur sonnante. Tamburini entre en scène au milieu de cet effroyable vacarme: le public l'accueille avec une salve de sa musique, dont le chanteur entendait les préludes assourdissants depuis une heure. Notre virtuose aurait pu s'armer d'un trombone ou d'un ophicléide pour lutter avec quelque avantage contre de si insupportables antagonistes. Il eut recours à d'autres moyens pour démonter leurs batteries, et parvint à éteindre ce feu roulant.

Madame Linarini, prima donna peu aguerrie, s'étant évanouie au bruit de ce discordant charivari, Tamburini prit les habits de femme, et remplit le rôle d'Elisa avec une supériorité qui fit ébranler la salle sous des tonnerres de frénétiques applaudissements. Ce tour de force le fit porter aux nues. Quinze fois il fut redemandé avec fureur à la fin de l'opéra.

A Naples, Tamburini eut des succès du même genre en remplaçant madame Boccabadati dans une cavatine qu'elle ne voulait pas exécuter. Tamburini s'approche de la récalcitrante prima donna, et pour la mettre sur la voie, il lui chante son air en voix de femme. La cantatrice, au lieu de saisir le motif à la volée, laisse faire son suppléant, se penche sur son épaule, y reste sans mouvement, et Tamburini continue sa cavatine qui fut conduite à merveille jusqu'à la fin, avec renfort de fioritures et de cadences hardies et brillantes.

Après deux ans de succès à Naples, Tamburini passa en Angleterre, et de là fut engagé, le 7 octobre 1832, à Paris, où il débuta dans Dandini de *Cenerentola*. L'enthousiasme à Paris fut le même qu'à Londres et dans toute l'Italie, et M. Robert, se rendant aux vœux des dilettanti français, engagea pour plusieurs années l'admirable buffo.

Nous avons tous entendu, tous admiré le beau talent de Tamburini dans le *Barbier*, *Norma*, la *Sémiramide*, les *Puritains* et enfin dans les rôles différents qui lui furent confiés à la salle Favart.

Rubini, on le sait, fut le roi des ténors; Tamburini a été surnommé le *Rubini des basses-tailles*.

MARIE LASSAVER.

Revue Musicale.

Madame Medori! Ce nom retentissait depuis longtemps à nos oreilles comme une promesse. Nous devions à l'Italie tant de cantatrices célèbres, qu'il était tout simple de penser que l'astre attendu ne serait pas un obscur satellite. On préparait les *Vêpres Siciliennes*; stalles et loges étaient louées d'avance dans la grande salle de l'Opéra. Leurs Majestés Impériales assistaient à la représentation. Le public se pressait à tous les abords. Madame Medori paraît, salue et chante. Disons quelques mots de la première impression qu'elle a produite sur les auditeurs palpitants. Madame Medori, hélas! a longtemps vécu loin de nous, elle a laissé aux buissons ou aux rosiers de sa route, cette printanière jeunesse qui fait si facilement accepter les talents à leurs débuts. Cette fraîcheur suave de la voix, que l'âge mûr nous

fait perdre, cette grâce juvénile des belles années qui, une fois enfuie, ne revient plus, malgré tous les efforts tentés, madame Medori ne les possède plus. Son accent n'a rien de l'italien pur, qui est un des plus grands charmes de la musique chantée. On la croirait d'origine wallonne; on serait prêt à penser qu'elle s'est particulièrement vouée au culte des maîtres allemands. Sa méthode est celle de mademoiselle Cruvelli; mais elle n'en possède pas les éminentes qualités. Sa vocalisation est souvent brillante mais parfois incorrecte. Sa voix, puissante et sonore dans les notes aiguës, devient dure et stridente dans le médium. Cela est d'autant plus fâcheux que le rôle d'Hélène emprunte la plupart de ses effets à la première octave.

Dans le finale du troisième acte et dans le quatuor du

quatrième, comme aussi dans son duo avec Gueymard, *Ami, le cœur d'Hélène*, la nouvelle cantatrice a produit une grande sensation. Sa voix puissante dominait l'assemblée, et son accent dramatique prêtait au personnage d'Hélène une énergie qui lui a été très-favorable.

Madame Medori est tragédienne. Son geste est noble et passionné tour à tour. Elle s'identifie aux situations avec un art si voisin de la nature, qu'on dirait la nature elle-même. Cette louange n'est pas banale. Peu de chanteuses se mettent en peine de jouer consciencieusement le rôle qu'elles représentent. Que de belles voix nous avons entendu sortir de la poitrine immobile d'automates!

Il faut espérer que dans des ouvrages plus appropriés à son genre de talent, madame Medori nous fera revenir de l'impression peu favorable que sa manière de chanter a produite sur nous à ses premiers débuts.

L'ouverture de la saison d'hiver aux Italiens, car je ne compte pas les quelques représentations sans importance qui y ont eu lieu, a été splendide et magnifique. Mademoiselle Alboni devait s'y faire entendre dans *il Trovatore*. C'était pour l'éminente cantatrice une création nouvelle, et si le public était d'avance parfaitement certain d'avoir à applaudir comme toujours son admirable voix, il semblait inquiet des effets dramatiques qu'on a droit d'attendre dans ce double rôle de mère et de bohémienne. Mais, dès les premières phases de sa romance, mademoiselle Alboni avait conquis tous les suffrages.

L'inimitable pureté de son timbre, l'ampleur simple et grandiose de sa voix, n'ont pas été les seules qualités que l'auditoire ait eues à applaudir. Mademoiselle Alboni a fait preuve d'une chaleur et d'une sensibilité qu'on était loin d'attendre de sa nature habituellement si placide. M. Mathieu, le nouveau ténor, a des qualités sérieuses et essentielles. Mais il nous a semblé être sous l'influence d'une émotion si violente, d'une peur si insurmontable, qu'a-

vant d'émettre sur son talent une opinion équitable, il est nécessaire de l'entendre lorsque les impressions d'un début auront fait place au calme et à l'assurance qui lui laisseront tous ses moyens.

M. Jules de Prémarmay, l'un des rédacteurs de *la Patrie*, auquel nous devons déjà bon nombre de mélodrames et de vaudevilles, vient d'ajouter à la collection de ses œuvres une opérette en un acte, dont M. Hassenut a fait la musique. Quoique l'idée ne soit pas neuve, *le Cuvier* a fait un excellent effet aux Bouffes-Parisiens. De la gaité, de la verve, de l'entrain, une orchestration habile, feront attendre avec patience la première représentation de *Javotte*, attribuée aux auteurs des *Trovalettes*.

Madame Ugalde avait succédé à mademoiselle Dupré, dans le rôle de Catherine de *l'Etoile du Nord*; madame Cabel vient de remplacer madame Ugalde. C'était une tâche difficile. Comment, d'un côté, faire oublier la grâce distinguée, la manière correcte de la première, et la pétulance, la verve, l'éclat de la seconde? La prima donna de l'Opéra-Comique a remporté cette double victoire. Dans l'air des flûtes du troisième acte, madame Cabel a donné l'essor à toutes les inspirations de sa fantaisie, et cet air a été en quelque sorte transfiguré. Nous avons bien entendu par-ci par-là quelques notes douteuses, quelques éclats de voix imprudemment forcés, mais sauf ces déficiences qu'on pouvait attribuer à la peur, madame Cabel a été charmante comme dans toutes ses créations.

Madame Fumagalli, rue Taitbout, 13, publiera dans le courant de ce mois, un album composé de six œuvres posthumes de son mari.

Prix net : richement relié, 12 fr.; broché, 10 fr.

Les personnes qui en feront la demande avant le 20 décembre, recevront *gratis* un beau portrait de l'auteur.

MARIE LASSAVERGUE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

CANARD A LA PURÉE DE LENTILLES. — Faites dans une casserole un fond de bardes au lard, posez-y votre canard, recouvrez-le de lard, ajoutez une petite tranche de veau cru, trois carottes, un oignon, thym, laurier, bouquet de persil. Mouillez de bon bouillon. Une heure de cuisson. Dressez sur une purée de lentilles.

QUENELLES DE POMMES DE TERRE. — Faites cuire vos pommes de terre presque sans eau, en ayant soin

de couvrir la casserole d'un torchon mouillé; lorsqu'elles sont cuites, laissez-les s'essuyer sur le feu. Passez au tamis fin, mêlez-les avec leur poids de bon beurre, poivre, sel, un peu de muscade, persil haché, pilez bien; mêlez-y six jaunes et deux blancs battus en neige; formez-en des boulettes allongées. Faites-les pocher dans le bouillon, et servez-les autour du bœuf bouilli, sous une sauce tomate, ou bien, faites-les frire, et servez à sec.

Correspondance.

« Toutes nos amies sont dispersées, t'écrivais-je il y a quelques mois... toutes nos amies se marient, te dirai-je aujourd'hui. Après Berthe, voici Louise qui entre, à son tour, dans la vie conjugale: vienne ensuite Florence, et je resterai seule devant mes rudes travaux. Que ferai-je? chercherai-je une autre associée, une autre compagne de mes labeurs bien-aimés? ce serait m'exposer bientôt à un nouvel abandon. Le mariage est la vie de la majorité d'entre nous: bien peu de jeunes filles sont destinées à la vie

religieuse, moins encore le sont à cette existence mixte qui réunit les difficultés de ces deux vocations sans jouir d'aucuns de leurs privilèges. En effet, rester fille, ou demoiselle si mieux tu aimes, dans le monde, c'est se prédestiner tôt ou tard à un isolement d'autant plus pénible qu'il est moins apprécié: c'est s'exposer aux critiques les plus absurdes, débitées depuis des siècles sur cette position intermédiaire qui a presque toujours pour origine un noble dévouement envers une mère infirme ou malheureuse, ou le pro-

tectorat de quelque frère devenu orphelin ; c'est se ranger au nombre des âmes incomprises, ou de celles qui, trop ambitieuses, n'ont pas su, modestement élevées, accepter une alliance modeste. Qu'à celles-là, le monde destine ses sarcasmes les plus amers, elles ne les méritent que trop ; car, mécontentes d'elles-mêmes, ces vieilles filles flagellent tous ceux qui les entourent, frappent d'estoc et de taille, comme un duelliste en délire qui, sentant la supériorité de son adversaire, regrette le cartel qu'il a donné et qui va lui coûter la vie. Mais au moins le monde devrait ménager les premières, car celles-ci portent avec elles la bonne odeur de leur dévouement, une aménité sainte, une indulgence aimable et la douceur et la charité d'une piété réelle. Je t'entends d'ici me dire : tu prêches pour ta paroisse. Nullement. Sais-je ce que je deviendrai ? Ma vie appartient à ma famille, qui a besoin de moi. Si un jour ma liberté m'est rendue, si Dieu me destinait à d'autres devoirs, j'y serais fidèle comme aux premiers.

» Mais on vient de sonner, je te laisse, chère amie, pour recevoir avec ma mère la personne que j'entends introduire au salon.

» En revenant pour continuer ma lettre, j'ai trouvé assise, devant mon secrétaire, Florence, qui sans façon me lisait.

— Ne te gênes pas, lui dis-je.

» Florence rougit, et, d'un air tout embarrassé : Jeanne, me répondit-elle, je croyais qu'entre nous il n'y avait pas de secret.

— Il pourrait y en avoir entre toi et la personne à laquelle j'écris, et quelle que soit notre intimité, tu ne dois pas te permettre de lire un papier écrit, laissé sur ma table, pas plus que sur celle de ton père, de ta mère et de tout autre.

— Avec quel ton tu me dis cela, Jeanne ; ah ! bien sûr tu deviendras vieille fille... peu aimable ; tu en prends déjà le langage. Regarde-toi, tes lèvres se pincent, tes narines se resserrent ; ah ! que tu es laide ainsi !... Vite, vite, laisse ce masque, quitte ce ton moraliste ; tout cela te sied fort mal, et embrassons-nous. J'ai eu tort, j'ai involontairement été indiscret, je le confesse, pardonne-moi !

— Enfant, lui dis-je en la serrant dans mes bras, je n'ai pas à te pardonner ; tu as commis une étourderie, rien de plus, et je t'ai donné un conseil. Sais-tu qui nous venons de recevoir ? Berthe et son mari...

— Bah ! je suis bien aise de n'être pas entrée au salon. Tu sais qu'elle ne m'a pas fait part de son mariage, pas même invitée à sa messe ?

— C'est à tort, Florence, que tu es blessée d'un procédé et d'un oubli dont Berthe ne saurait être responsable : une jeune fille n'annonce pas elle-même son mariage, ce soin est réservé à sa mère, ou à son père, quand elle a perdu celle-ci. Or les hommes restreignent dans leurs plus étroites limites ces sortes de visites, qu'ils nomment une corvée, et ils laissent aux lettres d'invitation le soin de répandre la nouvelle dans le cercle en dehors des intimes.

» La tienne ne t'est pas parvenue, c'est possible ; tu as été oubliée, c'est possible encore ; mais tu sais toute l'affection que Berthe te témoignait chaque fois que tu la rencontrais ; tu ne peux donc douter de sa bonne amitié, et c'eût été lui prouver la tienne que d'aller prier auprès d'elle à l'auguste cérémonie.

— Avec ton indulgence sans bornes, Jeanne, toutes les convenances seraient foulées aux pieds : l'ordre veut qu'on les respecte.

— Et la religion ordonne qu'on rende le bien pour le mal. Que doit-on faire alors pour une *innocente coupable* ? Crois-moi, Florence, il y a pour le cœur une douce vengeance, celle de toujours pardonner : car, l'Écriture le dit : La miséricorde vaut mieux que la justice, et n'est-ce pas se punir soi-même que de ne vouloir pas être bon ?

— Allons, je vois que tu es dans tes jours de sainte philosophie ; moi, je ne suis pas disposée à conversion. Mais puisque tu es en humeur de professer, reste en chaire et apprends-moi, par exemple, ce qu'exigent les convenances après un décès.

— Nous autres jeunes filles, nous n'avons d'obligations qu' envers nos parents ou nos amis intimes : nous devons les voir s'ils reçoivent, leur écrire un mot d'amitié s'ils ne reçoivent pas. Quant à nos père et mère, après le service ou la réception de la lettre de faire part, ils déposent une carte, et, un peu plus tard, font une visite que les *deuillants* doivent leur rendre dans un temps qui n'est pas exactement fixé.

— Et pour les mariages ?

— Les personnes invitées à la messe attendent la visite des mariés et la leur rendent, s'ils ont l'intention de conserver des relations avec eux : celles qui sont de la noce doivent, dans les huit jours, une visite aux parents des mariés. On dit que l'usage des visites de noce se perd : c'est tout simplement le fait de quelques riches parvenus, et sans éducation. Ce qui se perd, c'est l'obligation d'une toilette plus qu'*ébouriffante* : aujourd'hui, la tenue du bon ton est celle d'une jeune femme en toilette de ville ; robe, châle ou mantelet, chapeau selon la saison, col et manches de dentelle, gants clairs, mouchoir de batiste brodé, carnet de visite, et voilà tout.

— Oui, voilà tout, et pour notre causerie aussi. Je vois là tes planches, j'en conclus que je t'empêche de travailler, et te dis adieu.

— Non, reste, s'il t'est agréable de les voir et pas trop ennuyé de les expliquer avec moi à notre amie ; nous tiendrons la plume chacune à notre tour.

— Cela me va ; commençons.

N° 1, COL ; plumetis.

— Ah ! Jeanne, c'est mon dessin... mais revu, corrigé et considérablement embelli.

— Tu trouves ?

— Oui, et cela l'a rendu difficile : un plumetis très-fin, quelques points de sable dans les feuilles, de tous petits pois pour les raisins, et sur les feuilles du semé de petits œillets, peuvent seuls lui conserver toute sa délicatesse.

Le feston feuilles de roses ferait très-bien sur une mousseline double qui se continuerait dans l'interval laissé entre le feston et le dessin, laquelle mousseline serait fixée et découpée à la dent ronde du plumetis.

2 et 3, ENTRE-DEUX ET GARNITURE assortis au col.

— A quoi veux-tu faire servir cette bande, Jeanne ? La mousseline n'est pas de mode l'hiver pour les soirées, et pour la ville on ne porte plus que des manches fermées, soit par un bouillonné, soit par un revers formant manchette.

— Et aussi par un entre-deux formant poignet. Voilà l'emploi de celui-ci. Quant à la garniture, tu

peux la poser sur le bouffant de ta manche, de manière à ce qu'elle retombe vers le poignet.

4, QUART D'UN MOUCHOIR. Plumetis, point de plume, jours dans le cœur des fleurs.

5, Écusson pour mouchoir.

— Mais, Jeanne, ce dessin ne va pas avec celui du mouchoir.

— Il n'en fait pas non plus partie; il n'est placé là que pour remplir le vide formé par l'angle du mouchoir. Ecris : plumetis et feston, ou plumetis seulement.

6, BAS DE JUPON. Ce dessin peut être placé, moitié sur l'ourlet, qui doit avoir dix centimètres de hauteur, et moitié sur le fond du jupon. Dans ce cas, supprime la petite pâquerette qui, sur l'ourlet, se trouve dans chaque creux du dessin. Si, au contraire, tu le places entièrement au-dessus de l'ourlet, maintiens la pâquerette, elle est là indispensable. Ce dessin se brode au plumetis et au feston mélangés.

7, G. C., plumetis simple et feston feuille de rose.

8, A. K., plumetis fin.

9, Bertha, plumetis, œillets ou pois.

10, Augustine, plumetis.

11, ENTRE-DEUX pour poignets de manches, brandebourgs de robes d'enfant, etc.; plumetis sur mousseline, nanzouk ou batiste.

Ici finit la petite édition.

12, Hébé, plumetis fin.

13, Zoé, plumetis.

14, J. B., plumetis et œillets ou pois.

15, Écusson pour mouchoir, renfermant le nom de Marguerite, plumetis. Le feuillage serait pourtant mieux au point de plume; des points grainés forment le cœur des fleurs.

16, COL. On peut le faire de trois manières : 1° au plumetis sur mousseline suisse; 2° en brodant la partie qui forme garniture (c'est-à-dire la grande dent) en application sur mousseline et tulle crêpe; 3° en supprimant cette garniture, et en la remplaçant par une dentelle quelconque, dont le pied serait dissimulé par le petit feston.

— Il m'est avis, Jeanne, que tu as inventé ce tertio pour les paresseuses et pour les amateurs de petits cols; du reste, ce sont les plus à la mode.

17, GARNITURE assortie au col. Même variété de travail.

18, ENTRE-DEUX de la garniture.

19, BRASSIÈRE pour enfant du premier âge; plumetis simple, feston et broderie anglaise. Le dessin du bas de la brassière pourra servir pour celui du bas de la manche.

20, 21 et 22, BONNET pour un enfant de six mois à un an, patron dû à madame Reynaud. C'est elle qui m'a donné le joli choix de costumes d'enfants que tu as eu le mois dernier. Après avoir brodé au plumetis sur nanzouk ou sur batiste les trois parties de ce bonnet, joins la passe au petit rond, en la fronçant de manière à lui en faire occuper toute la circonférence. Réunis ensuite les deux parties de ta passe, et couds au bas, en le fronçant, le bavolet numéro 21. Ce petit bonnet doit être garni, ainsi que l'indique le croquis du numéro 22 bis, de deux rangs de valencienne et de petits rubans de velours, de satin ou de ganse, assortis à la doublure.

— Comment, Jeanne, assortis à quelle doublure?

— A celle du bonnet. Ne t'ai-je pas dit que si tu le brodes sur mousseline, il doit être doublé d'un taffetas soit blanc, soit de couleur?

— Non.

— C'est un oubli, ma Florence; veuille le réparer et faire remarquer à notre amie que ce bonnet est une espèce de petite coiffure propre à garantir du froid, puisque le bavolet, doublé comme le reste, descend un peu sur les épaules.

22 bis, CROQUIS DU BONNET.

23 à 28, DEVANT, PETIT CÔTÉ, DOS, MANCHE, VOLANT de la manche, JUPE d'une basquine Séraphin pour petite fille de six à huit ans.

Le dessin du numéro 29 est destiné à donner une idée de cette basquine, qui se fait en velours ou en drap double face. En velours, elle se garnit de galon, de glands grelots, et surtout de peluche; en drap, d'un simple bordé, dit galon, posé à cheval, ou d'un bord de drap de couleur tranchante. Dans ce patron, tout est par moitié : pour en rejoindre ensemble les diverses parties, il faut suivre ponctuellement les lettres alphabétiques et les réunir entre elles. En donnant l'idée d'une bordure de peluche ou d'une ganse, je n'entends parler que du bord de la jupe; les petites pointes devant toujours se détacher sur cette dernière, elles seront garnies seulement d'un galon ou de trois rangs de boutons grelots. Le devant de la basquine est fermé par des boutons assortis à la garniture.

29, CROQUIS de la basquine Séraphin.

30 et 31, BAVOLET et PASSE du chapeau.

— Ça, Jeanne, ils sont plus roquets que jamais?

— Ce n'est pourtant pas ce qu'affirment les modistes, dont les yeux grossissent probablement comme les lunettes de nos grand-mères. Quant à moi, Florence, je vois comme toi, et je gémis à l'idée de continuer à coiffer mes épaules, au lieu de coiffer ma tête. Vois ce bavolet, il s'étale comme les ailes d'une perruche en colère, il est long comme une queue de comète; c'est vraiment d'un ridicule achevé. Il faut pourtant se soumettre, et croire qu'on porte des chapeaux. — Espérons que nos chefs, exposés au froid, au brouillard et à toutes les intempéries de l'hiver, ne nous feront pas trop souffrir. Mais, que je te dise comment était garni le chapeau sur lequel j'ai pris ce patron. C'était un chapeau de velours noir, à passe unie et à fond fuyant. Autour de la passe et du bavolet courait un feuillage de lierre en velours vert nuancé. Une tresse en velours serpentait autour de la calotte et venait se terminer par un nœud sans bouts posé sur chaque oreille; en dessous de la passe, des branches de corail s'entremêlaient à une blonde ruchée; les brides, en larges rubans de satin vert, étaient bordées de velours.

32, Nous voici aux ouvrages de fantaisie: veux-tu, Florence, te reposer quelques instants?

— Auprès du feu, j'y consens; j'ai les pieds et les mains sans connaissance.

— Je le crois, notre feu est défunt.

— Sonne pour qu'on le rallume.

— Non, ma mère n'aime pas que je dérange les domestiques; elle dit que cela les distrait de leur travail et leur fait perdre tout leur temps.

— Tu vas alors le rallumer toi-même?

— Et je n'en serai pas moins demoiselle pour cela, ma Florence, c'est une bonne habitude que de savoir se suffire : et il est quelquefois bon de prouver à ses

serviteurs que si on les utilise, on sait au besoin se passer d'eux... Mais en attendant que le feu repétille, tu gèles... tiens, passe ma polonaise; mets cette écharpe à ton cou : ainsi vêtue tu prendras patience plus facilement.

— Oh ! le joli tour de cou ; il est tout neuf. Est-ce toi qui l'as fait ?

— Oui, vraiment, et ce n'est pas difficile : si la fantaisie t'en prend, tu peux te satisfaire promptement et à bon marché. Tu achètes un mètre vingt de ruban n° 13, soit en velours, soit en satin uni ou broché, et tu l'entoures d'une bande de peluche comme celle-ci. Cette peluche a deux doigts de largeur, et doit être de couleur différente de celle de ton ruban. Maintenant si, au lieu de peluche, tu veux mettre de la martre, du chinchilla, du cygne, du petit-gris, voire même de la peau de lapin, libre à toi ! J'ai choisi la peluche parce que c'est plus simple, et si tu partages mon goût, fais ton écharpe comme celle-ci, ou bien en ruban de velours bleu ou vert émeraude, avec peluche gris argent. Ces écharpes remplacent les algériennes des hivers derniers ; elles se nouent sous le menton et retombent sur la robe ou le manteau. On fait, pour aller avec ces écharpes, des manchettes se composant d'un poignet de velours de même couleur, et d'une garniture également en velours, dont le haut est bordé de la même peluche.

— Quand tu viendras me voir, Jeanne, je te montrerai une petite barbe en dentelle que l'on m'a donnée et de laquelle je forme un nœud que je place sur ma poitrine, au lieu de broche, à la fermeture de mon col. C'est distingué, tout nouveau et gracieux. Mais, dis-moi, je suis suffisamment réchauffée ; si tu l'es aussi, nous continuerons.

— Soit fait selon ton désir, Florence. Mais j'entends ma mère ; que nous veut-elle ?

— Mes enfants, pendant que vous faites un cours de modes et de travaux manuels, je lis un cours d'hygiène. Or, je viens de trouver l'histoire complète du cheveu depuis sa naissance jusqu'à sa mort, vous plaît-il de l'entendre ?

— D'autant plus volontiers, madame, qu'elle vous retiendra auprès de nous. Mais, dites-moi, je vous prie, cette histoire renferme-t-elle quelques consolations pour les malheureuses qui, comme moi, voient tomber depuis des années ces *petites branches*, notre plus bel ornement ?

— Oui et non... Écoutez M. Croisat, qui, vous le savez par les charmantes coiffures qu'il a données à votre journal, ne se borne pas à des études scientifiques sur la chevelure ; il est même auteur d'un *Traité sur l'art d'approprier la coiffure selon les traits, l'âge et la stature*, et il a esquissé dans son ouvrage le costume, partant la coiffure, de tous les peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ! Je commence :

« Le mot cheveu vient de deux mots latins, *Capitis pilus*, qui signifient *poil de la tête*. Sa mission est de préserver le crâne contre les intempéries des saisons, les coups que, par une cause quelconque, nous pouvons y recevoir, et de nous débarrasser de l'excès d'électricité qui se porte toujours facilement du côté du cerveau. La manière dont ce poil se forme et sa structure sont des plus curieuses et prouvent une fois de plus combien est admirable la moindre partie de l'organisme humain.

» Dans un bulbe, renfermé lui-même dans une

» espèce de sac nommé follicule, et placé sous l'épiderme, se trouve une substance huileuse, au milieu de laquelle se forme une granulation conique qui s'allonge, s'allonge toujours, finit par sortir du bulbe, percer la peau et se montrer à la surface de l'épiderme comme un petit point noir. Ce point noir est la base de cette tige, poil ou cheveu, dont la naissance s'opère par une sorte d'emboîtement successif des diverses granulations qui lui ont donné naissance, et qui forment autant de petites cellules dans chacune desquelles est contenue une autre matière huileuse qui rappelle la consistance du miel.

» Chaque cellule parvenue au dehors, et influencée par le contact de l'air se change en fibre verticale et forme l'enveloppe extérieure du cheveu. Le cheveu est creux ; dans ce creux se trouve une matière huileuse, appelée moelle, laquelle de nuance, variant avec le tempérament des individus, est brune verdâtre, jaune clair, rougeâtre ou incolore. C'est cette huile qui donne la couleur aux cheveux : la brune fait les cheveux noirs, la jaune les cheveux blonds, la rouge les cheveux roux. D'après certains savants, ce serait de la décomposition de la matière qui produit la granulation que naîtraient les maladies des cheveux, c'est-à-dire leur décoloration et leur chute, et c'est à trouver le moyen de leur rendre leurs propriétés génératrices et conservatrices qu'ils se sont et que je me suis moi-même appliqué.

— Vous vous arrêtez, ma mère, à la partie la plus intéressante ; pourquoi cela ?

— Lis toi-même :

Dans un prochain article je vous ferai connaître ces moyens.

— Maudits soient ces mots : *La suite au prochain numéro !*

— Cette impatience est excusable, puisqu'elle naît d'un trop grand désir de t'instruire ; tâche de le calmer, ma fille, en reprenant tes explications.

— Qui tient la plume, Jeanne ?

— Moi ; je ne veux pas te fatiguer.

32, CHANCELIERE. C'est un petit échantillon des créations nouvelles de madame Marie Soudant. J'ai promis de me taire ; je ne puis donc révéler aucune des confidences qu'elle m'a faites. Sache seulement que pour le mois prochain, c'est-à-dire du quinze au vingt de ce mois (car tu sais que le numéro de Janvier paraît toujours avant Noël), elle nous prépare des merveilles dignes d'elle et de nous !... En attendant, voyons cet ouvrage.

Cette chancelière se brode sur velours, sur casimir ou sur peau avec soutache et galon de deux nuances. — Sur une peau mordorée, le vert ferait fort bien.

33 et 34, BANDE qui entoure la chancelière. La monture n'étant pas de notre compétence, je n'en parle pas ; seulement fais observer au monteur que les montures par lesquelles passent les pieds doivent être bordées d'une très-grosse ganse rappelant les couleurs de l'étoffe et celles de la broderie.

35, CROQUIS DE LA CHANCELIERE toute montée.

36, DESSOUS DE LAMPES, DESSOUS DE VASES OU DESSOUS DE FLAcons. Pour faire cet ouvrage, il faut, six écheveaux de laine rouge, verte ou blanche, au choix ; cinq écheveaux de soie d'Alger même nuance ; quarante-huit grammes de perles blanches ; deux grammes de perles grenat ; quelques mètres de boudon de coton, et enfin une centaine d'anneaux de rideaux,

dont quinze à peu près ayant deux centimètres de diamètre, et les autres un centimètre; puis un crochet. Avec ce crochet, tu recouvres de laine un des grands anneaux et, dans le milieu, tu formes avec les perles blanches une étoile à huit branches, composées chacune de cinq perles blanches, reliées entre elles, au milieu, par une perle grenat. Tu habilles ainsi tous les grands anneaux et tous les petits, avec cette différence qu'à l'étoile de ces derniers, tu ne fais que six branches de quatre perles chacune. Mais, procédons par ordre : nous avons dit que le premier rang était formé par un grand anneau recouvert en laine; le deuxième rang le sera par sept petits anneaux recouverts en soie; le troisième par deux rangs de bourdon de coton, le premier recouvert en laine et le dernier en soie; le quatrième, par vingt et un anneaux recouverts en laine; le cinquième, par deux rangs bourdon, l'un en soie, l'autre en laine. Tous ces rangs forment ce que nous appelons le plateau; tu vois que cela n'a rien de difficile. — Les coquilles du tour que nous allons faire ne le sont pas davantage; chacune d'elles est faite séparément et se compose d'un grand anneau entouré de sept petits. On les fixe au plateau par le milieu de deux anneaux, et on les relie l'une à l'autre par l'anneau qui suit celui fixé au plateau. Dans le milieu des anneaux qui forment le sommet de la coquille, et entre chacun d'eux, on attache une sorte de petite girandole composée d'une perle grenat, de douze blanches, d'une autre perle grenat et de douze autres perles blanches qu'on entre dans la première perle grenat, et on termine, en entrant légèrement avec les doigts tout ce travail. Si tu veux ajouter encore à sa grâce, place entre chaque coquille une petite branche formée de six perles blanches et d'une autre grenat, aussi serrées que possible.

37, CORDON DE SONNETTE en perles; œuvre de science et de patience. Avec de la laine d'une couleur vive, fais un rang de filet de quarante mailles et forme-s-en un rond. Continue ton filet jusqu'à ce que tu en aies fait un mètre trente centimètres de longueur ou environ, selon la hauteur de l'appartement où doit être placé ce cordon. Recouvre ensuite, avec de la laine, neuf gros anneaux de dix centimètres de diamètre, et introduis-les dans ton filet, en ayant soin de les y fixer solidement, à quinze centimètres de distance l'un de l'autre. Ton cordon ainsi préparé, fais tes guirlandes et fixe-s-en les extrémités aux anneaux. Ces guirlandes se font ainsi : après avoir attaché ton fil à l'une des mailles de filet reposant sur l'anneau, enfle soixante-six perles blanches, rocaille, de moyenne grosseur; rattache ton fil à un tiers de l'anneau, répète cela deux fois, et tu auras ainsi le rang le plus long de la guirlande. Le rang d'après se fait de même, mais seulement avec quarante-huit perles au lieu de soixante-six, et ainsi jusqu'au dernier rang qui n'a que vingt-sept perles; tu termines alors par un rang de perles posées sur l'anneau et servant à dissimuler et l'anneau et les extrémités de chaque guirlande. Dans le bas, il faut un gros gland fait avec les mêmes perles; dans le haut, on place une grosse ganse en harmonie de couleur avec le cordon, autour de cette ganse on enroule quelques rangs de perles; cette ganse est inévitable pour fixer le cordon au fil de fer.

38, CAMÉLIA. Pour reproduire cette belle fleur, si

en vogue aujourd'hui, tu dois tailler d'abord douze pétales sur le n° 1, les plantant en deux à partir de l'onglet, à la tête; les gaufrant ensuite à la pince; ces pétales se joignent au cœur avec de la soie, les arrangeant de manière à ce qu'ils partagent les étamines en les dépassant; au-dessous, on forme une petite boule avec de la ouate sur laquelle on colle cinq pétales des n°s 2, 3 et 4, commençant par les premiers dont on forme un rang; ainsi de suite des autres. Avant tout, ces pétales doivent être d'abord pliés en deux dans leur longueur, puis, avec une boule on en contourne le sommet en dehors de façon à former une surface convexe; la côte formée par le pli fait dans la longueur indique seule une cavité; on termine en enfilant la tige dans le calice dont les divisions auront été boullées; ayant soin de mettre les parties convexes qui forment la corolle et collant ce calice contre les demi-pétales.

Le camélia se reproduit aussi bien en étoffe qu'en papier, mais surtout en papier de riz.

39, VIOLETTE. Cette fleur, si charmante et d'un parfum si exquis, est bien facile à faire; pour les grandes fleurs doubles, il te faut deux patrons du n° 3; pour les petites, deux du n° 2; et pour les fleurs simples, il n'en faut qu'un de l'un ou de l'autre. Le n° 4 est le calice que l'on fait en papier; chaque pétale doit-être gaufré; on le boule des deux côtés, afin de le faire recoquiller en dedans et en dehors : on monte la fleur, enfilant les pétales, puis le calice, collant le premier sur le cœur, le second contre le premier, et le calice contre la seconde étoile, ayant soin de contrarier les pétales.

40, DAHLIA. Le cœur de ces fleurs est formé par plusieurs graines réunies en boule et arrangées de façon à produire un rond; les graines du centre sont vert pâle, celles du tour sont jaunes.

Les pétales du n° 1 sont au nombre de douze et se collent contre le cœur sur deux rangs contrariés, l'entourant et le volant en partie; les patrons 2, 3 et 4 se collent aussi successivement l'un sur l'autre, par rangée de six; il en faut dix-huit de chaque. Le n° 5 dont on fait douze pétales, se colle sous les autres, encore par rangées de six, toujours bien contrariés; la fleur se termine enfin par deux étoiles pareilles à celles des n°s 1 et 2. Ces deux étoiles forment le calice; la première est en papier vert clair, la seconde en papier lissé vert foncé; avant de les placer, les pétales doivent être creusés dans la main avec la tête de la pince; ceux du grand cœur avoir les deux côtés repliés, et tous doivent être recourbés en arrière, à partir du quart de la longueur de l'onglet.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DES TRAVAUX OR ET COULEURS.

C'est une surprise que je te ménageais pour notre fin d'année, elle te viendra en aide pour tes cadeaux de nouvel an; les ouvrages qu'elle renferme sont mieux que tu ne pourras le croire d'après notre planche, vite faits et très peu coûteux.

Nous commencerons par le grand panier du milieu, dont le dessin se trouve au-dessus; ce dessin peut être reproduit soit en perles de couleurs, avec fond en soie d'Alger, soit avec un fond en perles, tandis que le reste serait en tapisserie ordinaire. La guirlande

peut aussi servir, en la faisant toute en tapisserie, pour encadrement de rideaux, car tu sais que rien n'est plus joli que des rideaux en étoffe, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit d'une seule couleur, entourée d'une bordure en tapisserie; dans ce cas-là, les lambréquins de fenêtres, de cheminées, et le cordon de sonnette, tout, en un mot, doit être en rapport. Mais revenons à notre panier: il doit avoir à peu près douze centimètres de hauteur sur cinquante de circonférence. Dans l'intérieur on met une doublure en peluche à poil ras, avec le sac assorti. Je n'entre pas dans d'autres détails, car j'ai déjà plusieurs fois donné ces explications.

Le porte-allumettes se fait au crochet, en cordonnet vert émeraude, sur bourdon d'or; il a 21 centimètres de circonférence et 7 de hauteur. On le commence comme un plateau de dessous de lampe, tournant toujours, jusqu'à ce que l'on ait une largeur de cinq centimètres de diamètre; arrivé là, on diminue de quelques mailles, pour réaugmenter encore jusqu'à la largeur de 21 centimètres. Dans le haut de ce porte-allumettes est placé un bourdon d'or recouvert de cordonnet cerise disposé en feston; une guirlande de petites pâquerettes au crochet serpente tout autour dans le milieu.

Le panier chinois est également fait sur bourdon d'or; des carreaux losanges se détachent sur le fond cerise; le rond du bas a six centimètres de diamètre, et l'ouverture du haut dix centimètres. Autour du couvercle est un petit feston fait au crochet; un rang de petits glands termine le tour du panier; l'anse, formée par trois rangs de bourdons, a vingt-quatre centimètres de longueur; un nœud se trouve au milieu.

Quant à la bourse turque, elle s'explique d'elle-même, et je n'ai rien à t'en dire.

La petite pelote duchesse est au fil noir, brodée en reprise, avec de la soie de la couleur des fleurs et placée sur un transparent de satin; tout autour est une dentelle également au fil, assortie au-dessous de la pelote; ce fil se place de distance en distance; de chaque creux de feston part un petit gland également en soie.

GRAVURE DE MODES.

Toilette de ville et toilette de bal.—Robe en velours de laine, corsage montant et à longues basques, manteau de drap; dans le bas, trois rangs de bouillonnés en taffetas terminés par un grand effilé en chenille. La pièce d'épaule est également ornée; le chapeau a une passe en feutre à poil ras, avec un fond de velours plissé; une ruche également en velours sépare la calotte du fond: la même ruche, mais plus petite, borde le bavolet; un nœud de velours est posé tout au bord de la passe, de manière à servir d'ornement pour le dessus et le dessous du chapeau; les brides sont un large ruban de velours.

Robe de tulle, point d'esprit, à six volants, posée sur un par-dessous en taffetas, ayant un grand volant montant à la hauteur du genou. Sur le corsage est une berthe formée par un large ruban de taffetas, bordé par un double rang de petit velours; une dentelle guipure retombe sur les bras et cache la manche; deux petites traverses de ruban et velours sont posées

sur la poitrine et sur le dos du corsage. Une écharpe de tulle et une coiffure chenille et perles complète cette toilette.

— Maintenant, sois heureuse, j'ai fini; toutefois, il me reste encore à dire à notre amie que nous l'aimons tendrement, et que nous pensons continuer pendant l'année qui va s'ouvrir les rapports de douce affection, de confiance et d'étude que nous avons avec elle depuis tant d'années.

— Jeanne reposons-nous, et causons en attendant que la neige, cessant de tomber, je puisse regagner ma demeure; le proverbe et notre rébus ne disent-ils pas: *Après la pluie le beau temps*? Pourquoi le soleil ne se montrerait-il pas après la neige?.....

— Puisque tu ne pars pas encore, jette les yeux sur la Table des matières de cette année, tu y verras, entre autres richesses, 18 gravures de modes, en comptant pour deux chacune des planches de mannequins. Eh bien! croirais-tu que plusieurs de nos amies (qui tout en étant devenues dames nous sont restées fidèles) ne trouvent pas ce nombre suffisant, parce que, disent-elles, la majeure partie de ces gravures donne des toilettes de jeunes personnes, toilettes qui ne peuvent plus être portées par des dames. Après avoir bien cherché comment nous pourrions les satisfaire, nous n'avons rien trouvé de mieux que de leur offrir, moyennant une augmentation de 6 fr. au prix de leur abonnement, 30 gravures supplémentaires prises dans le journal de mode LE PETIT COURRIER DES DAMES: elles recevraient alors 4 gravures par mois, soit 48 par an; ce serait une espèce de prime, pour employer le terme consacré. Les personnes assez soigneuses pour conserver ces gravures auraient, après quelques années, une collection fort curieuse à consulter: ce serait comme les archives de la mode. Nous possédons nous-même une semblable collection qui date, il est vrai, de 1822; mais il n'est pas besoin de remonter si haut, il suffit presque toujours de fort peu d'année pour que les modes les plus ravissantes paraissent aujourd'hui d'affreuses caricatures et excitent les fous rires, même de celles qui les ont portées avec le plus d'enthousiasme.

Ce mot de prime, qui tout à l'heure s'est échappé de ma plume, me rappelle que l'on fait aujourd'hui, sous un nom long d'une aune ou d'un mètre, si tu tiens aux nouvelles mesures, quelque chose de fort semblable à nos imitations d'aquarelles: on le colle sur un fort carton, on le recouvre d'une couche de vernis, et cela rappelle assez bien une peinture à l'huile. Nous donnerons dans le courant de l'année prochaine, et comme faisant partie de l'abonnement, un ou deux sujets ainsi coloriés et vernissés, mais sans carton. Nos amies n'auront plus qu'à les coller avec soin sur un carton, et elles auront ainsi gratuitement une ou deux primes, puisque prime il y a, qu'elles auront la satisfaction de voir coter quelque chose comme 5 francs chaque, chez les marchands d'estampes.

— Est-ce tout enfin?

— Non; patiente aussi, toi, un peu à ton tour, je voudrais encore recommander à nos amies de s'adresser, autant que possible, directement à nous pour leur abonnement, sans passer par des intermédiaires, cause presque exclusive des retards et des inexactitudes dont elles peuvent avoir à se plaindre.

ÉPHÉMÉRIDES.

16 Décembre 1615. — Mort de Crillon.

Louis des Balbes de Crillon, naquit en 1541, au château de Murs, près de Carpentras. Il entra au service à l'âge de quinze ans, sous les ordres de François, duc de Guise, qu'il accompagna au siège de Calais. Le jeune homme se distingua étonnamment et jeta dès lors les fondements de sa réputation militaire. On le vit au siège de Rouen, dans les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Montcontour, et sa brillante valeur, ainsi que son généreux caractère, le distinguèrent des autres guerriers de son époque. Après la paix conclue à Saint-Germain, il se rendit à Malte (car il était chevalier de l'ordre de Saint-Jean); il combattit les Turcs, et se fit remarquer à la bataille de Lépante. Don Juan d'Autriche le choisit pour porter la nouvelle de sa victoire au souverain pontife. Il revint en France et

servit fidèlement Charles IX, Henri III et enfin Henri IV, au souvenir duquel son nom semble inséparablement lié. Il l'aida à conquérir le trône des Valois et le servit jusqu'à ce que ses forces défaillantes l'obligeassent à prendre du repos. Il se retira à Avignon, où il passa ses dernières années dans l'exercice de la bienfaisance et dans les pratiques de la piété. Il mourut à soixante-quatorze ans, criblé de blessures. On voit encore dans l'église de Notre-Dame des Doms, à Avignon, son tombeau avec cette belle épitaphe :

CRILLON

NOMMÉ BRAVE AUTREFOIS PAR LES BRAVES EUX-MÊMES,

HENRI IV L'AIMA.

LES PAUVRES LE PLEURÈRENT.

Mosaïque.

On ne distingue pas tout d'abord la trace du passage de Dieu sur l'océan des âges, au milieu de l'écume que l'homme et son gouvernail soulèvent autour de son navire; mais à quelque distance en arrière, l'œil attentif aperçoit le sillage argenté que laisse la trace évidente du passage de la Divinité.

P. W. FABER.

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

HÉSIODE.

L'homme qui pardonne à son ennemi en lui faisant du bien, ressemble à l'encens qui embaume le feu qui le consume.

Maxime orientale.

L'homme de bien porte le courage partout avec lui: au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort.

J. J. ROUSSEAU.

REBUS.

